

CINÉ MAGAZINE

10 MAI 1934

1fr 50

TOUS LES JEUDIS



Lilian Harvey

(PH. FOX-FILM)

LES POTINS DE LA SEMAINE

Hitler sentimental

On nous avait dit que l'interprète principale de **Prisonniers de la Montagne**, Leni Riefensthal, avait cessé, depuis peu, de régner dans le cœur du bel Adolf. Celle-ci, qui avait fait le projet de réorganiser le cinéma allemand, s'était vue supplanter dans les bonnes grâces du **Führer** par... Marlène Diétrich, elle-même !...

Des bruits couraient : un envoyé spécial d'Hitler avait rencontré Marlène Diétrich à Paris, l'an dernier. Il lui avait même fait des offres assez précises de la part du dictateur.

Las. Ne voilà-t-il pas que celui-ci vient d'interdire purement et simplement sur les écrans d'Allemagne le dernier film de la créature de **L'Ange Bleu** : **Le Cantique des Cantiques**. « Préservez-moi de mes amis... » dit un proverbe... En tous cas, entre Marlène et le **Führer**, le torchon brûle...

Dans l'ombre (histoire machiavélique).

Quelle est donc cette grande vedette de théâtre, sinon de cinéma, qui, ayant fait dernièrement ses débuts à l'écran, est devenue ces temps-ci la spectatrice assidue de la projection publique du film qu'elle interprète ?

On la vit, plusieurs jours de suite, arriver vers les trois heures de l'après-midi, munie d'une épaisse voilette, dans la salle d'exclusivité et se diriger vers un fauteuil du fond où, certes, la vérité nous oblige à dire qu'elle ne marquait pas mal.

On dit même qu'elle n'était pas la moins émue des spectatrices à la vue des malheurs sentimentaux qui s'accumulaient sur la tête de l'héroïne du film...

Réminiscence

Cela nous rappelle le cas de cet industriel méridional qui, s'intéressant au cinéma avait commandité un film tourné sur la Côte d'Azur. Le brave homme avait fait installer une confortable salle de projection dans la cave de l'immeuble qu'il habitait et là, chaque jour, de 9 heures du matin à midi et de 2 heures de l'après-midi à 6 heures et plus, il se faisait projeter sans arrêt le film qu'il avait financé !

Nos renseignements, malheureusement, s'arrêtent là. Nous ignorons si, aujourd'hui, notre homme n'a pas été interné dans un asile d'aliénés dont, justement, le film en cause donnait une vision assez peu reconfortante...

Esprit... corporatif

M. Charles Delac, l'actuel Président de la Chambre Syndicale française de la Cinématographie et des Industries qui s'y rattachent (ouf !), a, paraît-il, encore beaucoup de succès auprès du sexe faible.

Est-ce pour cela qu'on l'a surnommé : **Delac-aux-Dames** !

Perles

Lu dans un mensuel de cinéma : « **Crainquebille**, ce chef-d'œuvre de

Courteline... » A quand **les Gaités de l'escadron**, chef-d'œuvre d'Anatole France ?

" Paris-Soir " rend compte de **la Croisière jaune** : « des jungles impénétrables de la région du Nil bleu, qui abondent en faunes de toutes espèces. »

En faunes, hé... hé... Les négresses, même à plateaux, ne doivent pas toujours s'embêter !

Milton millionnaire

Le lendemain du dernier tirage de la Loterie nationale, le bruit courait avec insistance que Milton avait gagné un million de la dixième tranche... On ne devait pas tarder d'ailleurs à avoir la clef de l'énigme : il s'agissait seulement de cinéma. Milton, ou plutôt Bouboule, était bien millionnaire, mais en tant que personnage d'un film dont la réalisation est commencée. La confusion provenait du fait que la scène du tirage des lots avait été tournée, le soir même au Trocadéro... Quant aux projecteurs les personnes présentes s'étaient imaginées qu'ils étaient là pour prendre un film d'actualité !... On dit que, malgré tout, le créateur du **Roi des Resquilleurs** reçut de nombreuses lettres de quémandeurs. Est-ce vrai ?

C'est une façon de parler (air connu)

C'est un mot prêté à Henri Jeanson. On sait que celui-ci ne porte pas précisément dans son cœur tel metteur en scène qui, par un film, pas très ancien, sent, comme on dit vulgairement, le roussi...

Il ne lui suffit pas de l'avoir appelé, dans le temps, le... carottier, ce qui n'est déjà pas mal, il a depuis, trouvé mieux :

Comme on interrogeait dernièrement ledit metteur en scène, sur ses projets, celui-ci eut cette phrase malheureuse : — Euh... pour l'instant, je me repose sur mes lauriers...

La réponse, cinglante, ne se fit pas attendre :

— Je vois ce que c'est, conclut Jeanson, ce monsieur aime les lits étroits !

On est toujours puni...

Il faut ajouter que le réalisateur en question est d'un esprit plutôt... pointilleux. Tout ce que la presse compte de critiques indépendants a pu apprécier le monsieur à sa juste mesure. Non content d'envoyer aux journalistes qui s'étaient permis de faire quelques réserves sur ses films, des lettres nettement injurieuses, il a été jusqu'à exiger du rédacteur en chef d'un de nos confrères hebdomadaires, le renvoi d'un collaborateur assidu.

Inutile de dire que son épître a reçu l'accueil mérité. Malgré cela notre homme continue. Comme dit l'autre, c'est de la ténacité !

Différend

Il fallait s'y attendre, et nous nous en étions fait l'écho dans un précédent

numéro, le film **Nana**, même « inspiré » de l'œuvre d'Emile Zola, n'a pas eu l'heur de plaire aux héritiers de celui-ci.

Ils viennent de s'adresser à la fois, à la Société des Auteurs et à la Chambre Syndicale, en demandant que le titre du film soit changé et que rien ne fasse mention, dans les sous-titres, qu'il s'agit d'un ouvrage de l'auteur de **Thérèse Raquin**.

Il y a de grandes chances pour que satisfaction soit accordée à la famille du grand écrivain. Autant dire que pour le titre **Nana**, n-i-ni, c'est fini.

Syndicalisme politique

Depuis quelque temps, il n'était bruit, dans les milieux spécialisés du cinéma que de groupements corporatifs destinés à sauvegarder les intérêts des professionnels de l'écran. Mais aux dernières nouvelles, le « climat » est à la tempête. On dit que ceux-ci se seraient laissés manœuvrer par une personnalité politique un peu trop encombrante. Les démissions, particulièrement au sein du groupement des chefs cinéastes (metteurs en scène) menacent de pleuvoir. On parle d'un nouveau syndicat, d'un esprit plus neuf et jeune qui engloberait les talents les plus originaux des artisans de l'écran, et dont la tendance serait diamétralement opposée à celle de l'ancien syndicat.

On dit que René Clair, Jean Renoir et quelques autres... mais attendons...

A toi Milestone !

Depuis de longs mois ce groupe d'habitants dites à bon marché est vide de locataires. Naturellement un écriteau indique au public les appartements vacants.

Or, ces jours-ci, un titi probablement habitué des salles obscures a complété la pancarte à sa façon, en indiquant par là que le coût des locaux n'avait pas baissé.

C'est ainsi qu'on peut lire désormais : **A LOUER, rien de nouveau.**

Histoire parisienne

Un de nos estimés confrères de la presse spécialisée commençait un de ses derniers articles par cette phrase : « Un metteur en scène français qui se croit du génie, et il a tort... »

Rien par la suite ne permettait de deviner de quel réalisateur il s'agissait. Cela n'empêcha pas l'auteur de l'article de recevoir deux jours après la parution de celui-ci six lettres, vous avez bien lu six, de metteurs en scène.

Toutes débutaient ainsi : « Monsieur, Encore que vous ne m'avez pas expressément nommé, sachez que je me suis parfaitement reconnu dans votre article. « Mais apprenez que je ne puis avoir que de la pitié pour vos attaques ridicules, etc... »

Notre confrère qui nous conta cette histoire n'en est pas encore revenu !

L'HOMME INVISIBLE.



On a pris l'habitude de classer les vedettes selon des genres bien déterminés. Nous avons connu l'ingénue blonde et touchante, la femme fatale brune comme la nuit, de brune la wamp est devenue blonde et nous avons eu, *made in U.S.A.*, la femme sophistiquée. Etre sophistiquée est la gloire du jour. Au milieu de tous ces genres aussi classiques qu'arbitraires, Lillian Harvey brille d'un éclat particulier.

Lilian Harvey, dont d'innombrables films ont consacré la gloire, n'est ni ingénue, ni fatale, ni wamp, encore moins sophistiquée. Elle ne varie jamais son jeu, sait rester elle-même, c'est-à-dire petite être comblé du ciel, rempli de grâces et de charmes, dont la séduction est irrésistible, comme le sont ses sourires et ses moues d'enfant gâtée. Lilian ne joue pas. Elle chante, même lorsqu'elle parle, elle gazouille, elle sourit, elle pleure de vraies larmes d'enfant, elle danse, même lorsqu'elle marche, de cette inimitable grâce aérienne qui n'appartient qu'à elle.

Lilian pourrait-elle jouer un rôle ordinaire, pourrait-elle être l'héroïne d'une banale histoire ? Impossible. Lilian est faite pour d'extraordinaires aventures, aussi belles que celles qui arrivaient dans les beaux contes d'autrefois, faite pour être une humble petite fille, aussi vertueuse que belle, ignorante de ses charmes et de ses vertus, et qu'un génie bienveillant conduit avec beaucoup de révérences à la couche d'un prince ou au palais d'un roi.

Lilian, comme les touchantes petites filles de légende, est faite pour les amants royaux. Lilian est née pour les contes qui ont bercé notre enfance, ceux d'Andersen ou de Perrault. Lilian est **Peau d'Ane** et **La Belle au Bois Dormant**. Elle aurait pu être **Alice aux Pays des Merveilles**. Mais comme elle sait être douloureuse aussi, elle pourrait incarner la touchante **Petite Sirène**, amoureuse d'un humain, dont le corps martyrisé se transforma en écume légère à la surface de la mer. Comme l'héroïne des rêves, l'amour, après lui avoir souri, ne lui reste pas toujours favorable. La jolie Christel, la petite gantière de Vienne, pleura le départ du bel empereur...

Qu'elle rit ou qu'elle chante, qu'elle pleure ou qu'elle sourit, qu'elle soit l'objet attendrissant de l'amour d'un roi ou d'un montreur de marionnettes, Lilian Harvey gagne tous les cœurs. Un film où elle paraît est un enchantement et, si beaucoup de méchantes langues osent prétendre que ses rôles sont des rôles « en or », ses films nous enchantent, non pas parce qu'ils sont mieux faits que d'autres ou plus plaisants, mais bien parce que Lilian y rayonne et que sa seule présence fait naître l'enchantement.

Un sourire tendre pour accueillir sa grâce, des doigts légers pour essuyer ses larmes, des bras virils pour protéger sa faiblesse, une poitrine large pour y blottir ses gestes ailés, voilà Lilian heureuse, heureuse, et nous avec elle, car le public tient à ce qu'elle connaisse le bonheur véritable, le bonheur durable... jusqu'à la prochaine fois.

Lilian, enfant gâtée de l'immense public ; Lilian, comblée des dieux ; Lilian, petit elfe dansant, dansant d'un film à l'autre film, faite pour vivre de merveilleuses histoires, née de ce beau livre de contes qu'a écrit pour elle le conteur moderne qu'est le cinéma ! Restez dans le domaine féérique qui est le vôtre, ne commettez pas l'erreur de descendre dans la vie médiocre et obscure de chaque jour, demeurez sur ce plan d'exception dont rêve les hommes pour ne jamais l'atteindre, restez l'héroïne idéale des contes pour grands enfants. Paraissez toujours sur nos écrans avec votre sourire près des larmes, en faisant danser vos cheveux bouclés aux rythmes de vos pas, paraissez pour enchanter le monde qui vous sera reconnaissant et vous sourira, apaisé.

ARLETTE JAZARIN.

Fondateur : JEAN PASCAL

CINÉ-MAGAZINE

Directeur : ANDRÉ TINCHANT

14^e ANNÉE — HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

Tous nos abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES : Un an, 65 fr. — Six mois : 35 fr.

ÉTRANGER (pays ayant adhéré à la Conv. de Stockholm) Un an, 80 fr. — Six mois, 45 fr.

(pays n'ayant pas adhéré)..... Un an, 100 fr. — Six mois, 55 fr.

Paiement par chèque ou mandat-carte. Compte de chèques postaux : Paris 1767-95

Bureaux : 9, rue Lincoln, Paris (VIII^e). Téléphone : Balzac 24-87

Secrétaire Générale : Yvonne IBELS

Régie exclusive de la publicité : Société Européenne de la Publicité, 10, rue de la Victoire, Paris (IX^e)

A LA MANIÈRE DE...

NUANCES...

Dans un film, un débutant fait preuve de dons réels : il a du chien.

Trois ans plus tard, le succès et la gloire l'ont gâté : c'est un cabot.

**

Un metteur en scène produit des films honnêtes qui ne ruinent pas ses commanditaires : c'est un bon artisan.

Il réalise des bandes qui mettent ses financiers sur la paille : c'est un génie.

**

René Clair porte à l'écran *Le Million*, une pièce de théâtre : c'est du cinéma.

Marcel Pagnol adapte au cinéma *L'Agonie des Aigles*, un roman : c'est du théâtre.

**

Une société industrielle ou commerciale établit son bilan de fin d'année : c'est une balance.

Une grande firme de cinéma dresse le sien : c'est une balançoire.

**

Un film humain, sincère et vrai, dont le coût de réalisation n'a rien d'exorbitant : c'est un grand film.

Une bande somptueuse, froide et ennuyeuse, dont le budget atteint des sommets astronomiques : c'est une surproduction.

**

Un dramaturge écrit, comme c'est son rôle, pour le théâtre : il fait de l'art.

Il œuvre directement pour l'écran : c'est du commerce.

**

Pour le grand public, une vedette dans un film : c'est un « clou ».

Pour le metteur en scène : c'est une pointe.

**

Paul Reboux « fait » de la critique de films (qu'il dit) : c'est indécent.

Pierre Wolff y vient à son tour : c'est inconvenant.

**

Les frères Marx nous donnent *Duck Soup*, une bande féroce anti-capitaliste : c'est un film comique.

Le même film, au lieu de venir d'Amérique, arrive de Russie : c'est de la propagande déguisée.

**

Le député Henri Clerc, défend à la Chambre les producteurs de films : c'est une lumière.

Par la suite, il entend réorganiser l'industrie du film : ce n'est plus qu'un clerc obscur.

**

Trois actes de théâtre bien charpentés : c'est une bonne pièce.

Ces trois mêmes actes démantelés, portés à l'écran et complétés d'extérieurs inutiles : c'est de la fausse monnaie.

**

Henry Bernstein fait représenter une de ses pièces, une de plus : c'est *Le Jour*.

Il cherche — vainement — un producteur désireux de la porter à l'écran : c'est un four.

**

Un metteur en scène réalise un navet. Le scénario, les interprètes lui ont été imposés : il est irresponsable. Mais ce film, il a l'audace de le trouver bien : il est inconscient.

**

Abel Gance tourne une première fois, en muet *Mater Dolorosa* : c'est de la candeur.

Il « remet ça » en parlant : c'est du vice.

**

Pierre Benoît projette d'écrire un scénario original pour l'écran : c'est un accident.

Il choisit Alexis Granowski pour le mettre en scène : c'est un suicide.

**

Une bande au rythme sûr et bref est un film concis. La Censure coupe certaine scène osée : il est concis.

**

On ne voit plus guère Dolly Davis sur nos écrans : elle s'efface.

Un jour, sa photo reparait dans les journaux. Elle vante un produit destiné à supprimer les poils et duvets disgracieux : elle s'épile.

**

Un thème nouveau, hardi et fort, c'est un sujet. Un scénario, prétexte à gaudrioles militaires : c'est de la matière.

**

Chaque année, durant sept jours, des âmes charitables, s'efforcent, plus particulièrement, de soulager la misère d'autrui : c'est la semaine de Bonté.

Par extraordinaire, un film de Diamant-Berger demeure à l'affiche d'un même cinéma pendant quatre semaines : c'est un mois de philanthropie.

**

Paul Morand écrit *France la Douce* : il bedelise. Par ce livre, il prétend confondre « les Stavisky du cinéma », des hommes qu'il a connus, dit-il : il Kesselise.

**

1916. *Les Mystères de New-York* appartiennent à un mode nouveau : c'est un film à épisodes.

1934. Le public s'est lassé du genre : *Les Misérables* sont trois grands films.

**

Maurice Rostand n'aime pas le film que Lubitsch a tiré de son roman *L'Homme que j'ai tué* : c'est de l'aversion.

Il voudrait qu'on portât à l'écran *L'Homme qui était en lui* : c'est de l'inversion.

**

Mistinguett, dit-on, va débiter au cinéma : c'est Joinville qui la guette.

Dans un rôle d'ingénue : c'est Charenton.

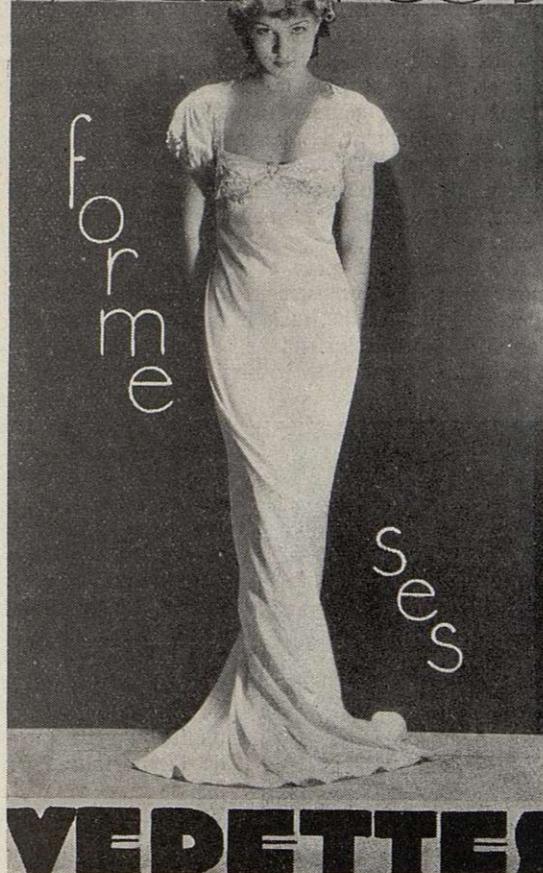
**

Rattacher à la chose cinématographique une « trouvaille » de Dorin : c'est un hommage.

Faire en sorte que ce ne soit pas même drôle, c'est fort dommage.

Marcel CARNÉ.

COMMENT HOLLYWOOD



HOLLYWOOD est constamment à la recherche de nouveaux visages, de nouveaux talents. Mais la voracité des studios de cinéma est difficile à satisfaire. Aussi, plusieurs de ceux-ci ont décidé de créer et de développer ces nouveaux talents.

C'est ainsi que certains studios ont créé, depuis plusieurs années déjà, une classe dramatique qui doit leur fournir leurs futures étoiles. Cette innovation a d'ailleurs donné des résultats excellents.

Les studios éduquent maintenant les vedettes de demain, comme ils ont établi les vedettes actuelles. Cette tâche a été confiée à l'école des studios, que dirige Oliver Hinsdell, bien connu aux Etats-Unis pour avoir établi, dans plusieurs villes, des théâtres locaux, dont le succès atteste la valeur de ses méthodes. Son renom atteint Hollywood et il fut alors engagé par la Metro pour former la « nouvelle génération » des artistes de l'écran.

Une de ses plus brillantes élèves est, sans contredit, la brune Jeanne Parker, qui fut engagée par les studios après avoir pris part à un défilé de chars fleuris, où sa grâce fut remarquée. Elle obtint son premier rôle avec Jackie Cooper dans *Grand Cœur*. Depuis, après avoir personnifié une des princesses dans *Raspoutine et sa Cour*, elle a obtenu des rôles importants dans *Petites Femmes* et *Lady for a Day*.

Mary Carlisle qui, il y a deux ans, était encore dans les rangs des chorus girls des studios, est aujourd'hui, après avoir suivi les cours de Hinsdell, une jeune ingénue très recherchée. Depuis qu'elle parut dans *Grand Hôtel*, elle a progressé rapidement.

Robert Young qui, lui aussi, depuis ses compositions dans *Conflits* et *Après Nous le Déluge*, s'est imposé comme un jeune premier d'avenir, est un autre élève de Hinsdell, qui eut également dans ses classes, Dorothy Jordan, Martha Sleeper, Muriel Evans, la fascinante Myrna Loy, Virginia Bruce, ainsi que Nils Asther et Karen Morley.

Les cours de Hinsdell n'ont rien de pédantesque. Il enseigne par la simple méthode de laisser ses élèves jouer selon leurs impulsions, de critiquer ensuite leur jeu en leur expliquant la cause de leurs erreurs, leur donnant ainsi une technique fondamentale qui leur permettra de faire une composition finie.

« Cherchez à produire les effets et les impressions désirées, mais cachez les moyens par lesquels vous les obtenez », est une de ses premières recommandations. Il ajoute que l'art commence là où finit la technique et que la technique ne doit être que le cadre pour la composition de l'artiste.

« La chose la plus difficile pour un acteur », dit Hinsdell, « est d'apprendre à ne rien faire. L'amateur doit prendre, habituellement, des leçons de diction... mais il est beaucoup plus difficile d'écouter un discours que de le faire. »

Les gestes sont également l'objet d'une grande attention de la part de Hinsdell. Il doit apprendre à son élève à restreindre ses gestes autant que possible. Mais, avant tout, il ne permet jamais à son élève d'oublier pour un instant, le caractère du rôle qu'il joue.

Aux futurs comédiens, il recommande de ne jamais se considérer amusants. De même, il conseille aux artistes dramatiques de ne jamais se prendre en pitié. Ces deux tendances seront toujours fatales à leurs performances.

L'auditoire, insiste-t-il, ne doit jamais être conscient du jeu des artistes, mais doit être transporté au point de ne voir que l'action qui se déroule devant ses yeux. C'est là, le secret de l'artiste accompli, conclut-il.

Jean de MIRBEL.

A gauche : Celle que Hinsdell considère comme sa plus précieuse élève, Jeanne Parker.
Ci-dessous : Mary Carlisle, une autre des ses dociles élèves.



LE COMIQUE DES MARX BROTHERS

Les frères Marx ont toujours passé auprès de ceux qui connaissent leurs exploits pour de mauvais plaisants. Mais jamais, peut-être, comme dans cette étrange **Soupe au Canard** si fort assaisonnée, leur comique n'avait pris ce caractère d'insolence. Les aventures de ces héros funambulesques sont autant de défis à nos usages, à nos façons d'agir et de penser, à notre morale quotidienne. Aucun artiste comique ne nous désarçonna comme eux : c'est que tous les autres, de Charlot à Laurel et Hardy, adhéraient à la vie : eux la dépassent allègrement.

Le thème du film est cette fois la guerre : le monde, la diplomatie et la guerre. C'est par refus de se soumettre aux habitudes des salons et des cours que Groucho, alias Rufus Firefly, dictateur improvisé d'un royaume dont la régente est folle de lui, déclenche un conflit avec le pays voisin. Il faut tout l'aveuglement de la passion pour qu'une si digne dame se laisse aller à tant de faiblesse : Groucho est un goujat parfait ; ses discours verbeux, son impudence, son manque total de correction expriment un mépris absolu pour les convenances les plus élémentaires. Rien d'étonnant qu'il finisse par se faire gifler et provoque une rupture. Les initiatives prises par deux espions, Harpo et Zeppo, qui sont à la solde des



A gauche et à droite, deux des frères Marx dans une scène de "Soupe au Canard"

voisins et trahissent tout le monde, n'auront pas peu contribué sans doute à susciter la guerre. Mais pas un instant espions et dictateur ne pensent à prendre cette guerre au sérieux. Elle n'est, comme les moindres circonstances de leur vie, qu'une occasion de s'amuser. Si bien que l'annonce de la nouvelle funeste, loin de leur donner quelque inquiétude, les plonge dans une sorte de joie frénétique où ils entraînent une assistance qui devrait être dans la désolation.

Le jeu : tel est l'idéal que poursuivent les frères Marx à travers leurs mésaventures, et tous les prétextes sont bons. C'est là ce qui donne à leur comique une saveur si particulière, que paraissent méconnaître ceux qui ne voient en eux que des clowns : les films où ils se prodigent, loin d'être une succession de sketches bouffons, farcis de pitreries extravagantes, ne rompent point le contact avec la vie de tous les jours, mais « interprètent » cette existence quotidienne dans un sens humoristique ou plaisant. Ce jeu, ce désir de s'amuser, de faire des tours, conduit parfois à la monomanie, à l'obsession : Harpo le muet, dont l'expression relève du singe, du primitif et de l'aliéné, a tantôt l'habitude d'accrocher sa jambe au bras de tous ceux qu'il croise, tantôt de couper tout ce qui lui paraît susceptible de l'être : des pans d'habit ou des aigrettes de casques guerriers. Sa béatitude,

au moment où il vient de commettre quelque blague cruelle, est si rayonnante qu'il nous apparaît comme presque inconscient, ignorant, en tous cas, des réalités qui sont les nôtres. C'est peut-être la clef du comique de l'extraordinaire quatuor : ils se meuvent dans un univers qui n'est plus le nôtre, un univers transformé par leurs goûts et leurs passions.

A aucun moment, le plaisir du jeu ne se manifeste plus vivement que dans la scène de la glace dont rien ne peut, semble-t-il, être rapproché : deux des frères, grimés de la même manière, moustache et chemise de nuit, feignent respectivement de se croire devant une glace et exécutent une série de mouvements rigoureusement semblables. Puis, ce synchronisme déraile, mais le partenaire ne manque pas de secourir celui qui ne suit plus. Ce divertissement inédit est d'un irrésistible effet. Encore là, cet amusement est gratuit, anodin, sans conséquence redoutable. Mais ensuite, les quatre frères « jouent leur vie », dans toute la plénitude du terme : les risques de la guerre, les dangers de toute sorte ne font que redoubler leur entrain. Veulent-ils dire par là que rien ne mérite qu'on y attache de l'importance ? On pense aux vers de Verlaine :

La vie est-elle une chose
Grave et réelle à ce point ?

Ces lunatiques, eux aussi, sont des poètes à leur manière. Du jeu à la poésie, il n'y a qu'un pas : Groucho laisse souvent se perdre son regard dans les lointains, et Harpo manigance ses tours avec une joie d'artiste. Mais c'est dans leur manière de traiter la guerre qu'apparaît leur sens poétique : l'un a revêtu un costume élégant qui doit dater du XVIII^e siècle, l'autre paraît à chaque instant sous un uniforme différent. De cette crise, ils ne veulent voir que le côté esthétique ; les complications, les périls ne sont que des stimulants à faire des calembours ou des acrobaties variées. Quelle manière de comprendre la vie ! Quel dédain merveilleux de nos terreurs et de nos scrupules ! Comment écrire à leur propos les mots d'invraisemblance et d'illogisme ? C'est un peu sommaire et, en outre, cela risque fort d'être inexact : il y a peut-être une profonde logique dans leur manière de se comporter envers eux-mêmes et à l'égard des autres. Ce refus d'accepter la réalité comme tout le monde, la réalité de tout le monde, c'est non seulement du jeu et de la poésie, mais aussi une espèce de révolution. Insurgés contre les coutumes, la raison, la décence, les quatre frères Marx sont à cette heure, les plus authentiques révolutionnaires de notre civilisation.

Henri AGEL.

SOUS LE SIGNE

Je ne sais si la jeunesse sauvera le monde, comme l'a prétendu un économiste distingué et je doute fort que, sous le ciel de la vieille Europe, véritablement, la jeunesse ait la parole, comme l'a proclamé Joris Yvens, à propos de son dernier film. (Il est vrai qu'il s'agissait d'une toute autre Europe). Mais ce dont je suis sûr, c'est qu'actuellement, un film conçu sous le signe de la jeunesse, lien précieux qu'il revendique d'ailleurs hautement dans son titre, vient de prendre place au tout premier rang des productions françaises de l'année...

Dans les cadres usagés du cinéma de chez nous, c'est, en même temps qu'une véritable bouffée de fraîcheur, beaucoup de joie qui vient soudain nous fouetter au visage...

On apprécie **Jeunesse** en regard des autres films, comme on retrouve avec joie au lendemain de beuveries un peu trop généreuses, le verre d'eau limpide et frais qu'on déguste à petites doses, suavement...

Mais écoutons-le plutôt nous dire ce qu'il a tenté de faire.

On m'a demandé, commence-t-il, pourquoi j'ai donné à mon film le titre **Jeunesse**, alors que son atmosphère générale ne semble pas répondre exactement aux caractéristiques que l'on associe d'habitude à ce mot : Je veux dire l'insouciance, la gaieté, la légèreté, qui traduisent pour beaucoup le « printemps de la vie ».

« Par **Jeunesse**, j'ai surtout pensé à la définition que le Larousse donne de ce mot : **vigueur, fraîcheur des sentiments**. Il m'a semblé, en effet, que seule cette jeunesse motive et exclut les actes de mes personnages dans ce que ceux-ci ont d'outrancier, de violent, de spontané...

« J'ai cherché à montrer le visage d'une jeunesse qui n'est point la jeunesse dorée, la jeunesse frelatée par les trop grandes facilités de la vie. Cependant, les héros de **Jeunesse** ne sont point désespérés ; ils font montre d'un certain optimisme, mais cet optimisme est beaucoup plus chez eux une réaction de défense qu'une disposition naturelle de l'esprit.

« Il me semble en effet que seuls des êtres vraiment jeunes, peuvent, comme Marie, l'héroïne de mon film, demander autant à la vie, se désespérer autant, reprendre courage avec autant de facilité, comme Pierre, autre personnage du film, être égoïste et léger, sans que cette légèreté et cet égoïsme résistent à la force d'un amour pur et désintéressé. De même chez Gisèle, confidente de Marie, l'espèce de cynisme avec lequel elle agit n'est qu'affecté, protégeant un cœur qui n'a pas encore rencontré l'amour... Quant à Jean, le camarade de Pierre, son étroitesse d'esprit, son intransigeance ne sont en somme qu'apparentes : elles indiquent, beaucoup plus qu'une sécheresse de cœur le trouble d'un être jeune et souvent aveugle qui ne sait pas encore distinguer le vrai du faux.

« Ainsi, si j'ai donné ce titre **Jeunesse** à une action plutôt dramatique, c'est que je pense que ce drame ne pouvait avoir lieu que chez des êtres jeunes, de même qu'il ne pouvait se résoudre que chez eux. Le drame a lieu parce que les acteurs ne peuvent se fier à autrui, des êtres qui sont contraints à ne chercher de recours qu'en eux-mêmes et qui réagissent violemment parce qu'ils sont jeunes, de cette jeunesse qui veut dire « vigueur, fraîcheur des sentiments », de cette jeunesse qui est le printemps de la vie... »

Mais ce que ne nous dit pas celui-ci, ce sont les difficultés qui furent les siennes avant de trouver un producteur qui veuille accepter de s'intéresser à un scénario original, bête noire de nos marchands de films.



Jean Servais, Paulette Goddard, Alexandre Arnoux et Lisette Lanvin, quatre "braves jeunes" interprètes de **Jeunesse**, le film de Georges Lacombe.

DE LA JEUNESSE

A force de patience, de persévérance, parce qu'il croyait en la justesse de son point de vue, Lacombe est arrivé à faire partager celui-ci à un producteur, jeune lui aussi. Car ce triomphe de la jeunesse à l'écran, il n'est pas seulement imputable aux autres, dont les principaux avaient à peine cent ans à eux quatre !... L'ardeur juvénile de tout l'état-major du film, sa certitude en une réussite finale, son amour, qu'on ne trouve véritablement que chez les jeunes d'un cinéma authentique ayant secoué ces parasites que sont la littérature à treize sous et le théâtre poussièreux de nos pères, sont certes, pour quelque chose dans un résultat que, nous-mêmes, nous ne pouvons manquer de saluer avec joie.

De même que lorsque l'un d'eux se trompe lourdement tous les « jeunes » ont à pâtir plus ou moins de son erreur du moment, aujourd'hui la réussite de Lacombe profite moralement à ceux-ci. Que Lacombe nous excuse, mais **Jeunesse**, voyez-vous, c'est un peu la revanche de tous les jeunes, brimés, suspectés, tenus en méfiance et auxquels, à chaque velléité de révolte, on ne manque pas de jeter insolemment à la face l'exemple d'essais malheureux...

Jeunesse est la réponse d'un « jeune ». Elle est de poids.

Jean VALDOIS.



Charles Boyer sur la plate-forme du train qui, de New-York le conduit en Californie.

LA VIE INTIME, ET LE MARIAGE

Lire le début de cet article dans nos précédents numéros

J'IGNORAI tout de Charles Boyer, sauf, évidemment, ce que l'on peut connaître de lui en le voyant à la scène ou à l'écran, quand il m'envoya une lettre de sa main, avec sa signature, bien entendu. (Voir ci-dessous) Ma vieille passion pour la graphologie se réveilla...

— Ecriture intéressante, pensai-je, et qui dénote un tempérament peu commun !

Je me mis à l'ouvrage et analysai scrupuleusement cet échantillon de sa graphie. Je ne puis mieux faire que de vous soumettre le résultat de mes recherches car mon travail est, paraît-il, une révélation absolument exacte de son caractère et de ses goûts, comme me l'affirmèrent sa mère et l'un de ses amis. Voici :

QUALITÉS D'ESPRIT ET D'INTELLIGENCE

Ce qui ressort principalement de l'écriture de Charles Boyer, c'est une extraordinaire netteté d'esprit et de jugement, soutenue par une grande énergie, une volonté froide et calme, unis à une puissante activité intellectuelle et

physique. De plus, il a une tendance marquée à avoir des vues d'ensemble, sans s'arrêter aux détails. Il a l'esprit large, une grande vivacité de conception, une pensée souple et pénétrante ; celle-ci est facilitée par un bon esprit d'observation ; il sait écouter et répondre, et se taire à propos.

QUALITÉS DE CŒUR

Charles Boyer, c'est indéniable, possède d'éminentes qualités de cœur, mais il faut bien le connaître pour s'en apercevoir. En ce domaine aussi, il est très pondéré, peu expansif, ne se livrant que lentement.

Au premier abord, il manque un peu de confiance en autrui ; mais une fois « apprivoisé », il accorde assez volontiers cette confiance, à qui lui en semble digne, bien entendu. Il est doué d'une vive sensibilité, entraînant une susceptibilité assez marquée ; il est capable d'une grande pureté de sentiments, de délicatesse et de gratitude. Avec les personnes qui lui plaisent, il arrive peu à peu à montrer ses véritables qualités de cœur : bonté, douceur, tendresse, mais en se montrant longtemps très réservé à ce sujet. Enfin, quand il est entièrement conquis, il est très constant en affection, d'une fidélité à toute épreuve ; mais avant d'obtenir de lui de tels témoignages, il faut lui donner de nombreuses preuves de sincérité, d'élévation morale et intellectuelle ; aussi, ses véritables amis sont-ils infiniment rares et bien choisis. Ses sentiments passionnels suivent naturellement les mêmes directives, en ajoutant un soupçon de jalousie. (Ici, il paraît que je me suis trompée et qu'il est très, très jaloux.)

Il est d'une loyauté, d'une franchise complètes ; j'ai dit plus haut qu'il ne se livrait pas facilement ; il ne faudrait pas en conclure qu'il ment pour cacher ses véritables sentiments : il se tait, mais il ne ment pas ; c'est, je le répète, car le trait est absolument net dans son écriture, l'homme incapable d'une trahison ; d'une vilénie, cela ne l'empêche pas d'être peu expansif, de ne se confier que rarement ; ces deux aspects d'un caractère ne sont pas incompatibles.

Il est capable de dévouement, de générosité, de bonté. Il laisse assez volontiers son cœur dominer sa raison, mais seulement pour ceux qu'il aime ; à part cela, il est plutôt indifférent, calme, avec une sensibilité bien équilibrée, ignorant les emballements passagers.

Enfin, il est très discret, et passablement ombrageux.

C'est uniquement pourvue de ces renseignements dont j'ignorais l'exactitude que j'abordai Charles Boyer...

Dès l'abord, je constatai que j'avais dû peu me tromper ; le seul aspect de son logis me confirma trois points : son horreur pour le luxe tapageur, son goût affiné pour les belles choses, la fidélité de son amitié.

Il habite dans une rue tranquille, à deux pas de Notre-Dame, un appartement dont l'extrême simplicité m'aurait surprise si je n'avais pas connu déjà sa prédilection pour la vie austère et aussi peu mondaine que possible.

LA MERVEILLEUSE RÉUSSITE DE *Charles Boyer*

Encore un trait distinctif, nettement accusé par de nombreux signes graphologiques : une intelligence extrêmement vive et ouverte, une bonne culture (nous savons déjà que ceci est exact), un sens affiné du beau, et il est capable d'une grande persévérance. Il a des pensées généralement élevées, résultant d'une réelle noblesse d'âme, sans aucune mesquinerie ; il est incapable d'un calcul bas et vil.

Il est susceptible d'enthousiasme, mais il se méfie probablement de cette tendance, car il se surveille continuellement, mettant dans ses gestes et dans ses mots une modération voulue. D'une assez grande vivacité naturelle, il apparaît pourtant froid et calme, tout au moins aux étrangers et aux observateurs superficiels ; jamais il ne permettrait à un sentiment ou à une pensée de se faire jour sans sa volonté expresse.

Il est accueillant, aimable, d'un abord facile (ça, nous en reparlerons...), avec, pourtant, une nuance d'orgueil. Il a un grand sentiment de sa dignité, et montre en toute occasion une parfaite correction, une distinction native. Il a une très juste notion de sa valeur ; il est fier des succès obtenus, et éprouve un sentiment « d'épanouissement » de sa personnalité assez curieux. Pourtant, il n'est pas d'un caractère à s'endormir sur ses lauriers et brûle d'un perpétuel désir de mieux faire, ce qui dénote, malgré ce qui précède, une grande modestie foncière.

Il aime la vie large, mais simple, sans luxe inutile et tapageur (son sens de l'esthétique lui interdit d'ailleurs les manifestations de ce genre). Il déteste la dissipation, les plaisirs bruyants et vulgaires, et s'enfermerait volontiers dans une certaine austérité de mœurs.

Il n'est pas ambitieux, ne cherche pas à « arriver » à tout prix, surtout pas au prix d'une mauvaise action. Il a une imagination assez développée, toujours bridée par une pondération voulue ; il est doué d'une intuition nette des choses. Enfin, il a une humeur égale, résultant toujours de sa grande maîtrise de soi.

Pas de salon, mais une pièce très intime, studio, cabinet de travail, « sa » pièce. Une bibliothèque basse fait la moitié du tour des murs ; elle contient presque uniquement des éditions de prix, car il aime les beaux livres, mais il ne les achète pas seulement pour collectionner les reliures rares et les exemplaires de luxe ; encore faut-il que le contenu lui plaise. Ce n'est pas pour garnir les rayons de son meuble qu'il possède ces bouquins, mais pour les relire souvent.

A un bout de la pièce, se trouve sa table de travail : trois lignes droites : une horizontale, deux verticales ; plus loin, une tablette de verre sur des pieds de métal : simplicité, toujours.

Il aime les meubles modernes, dépouillés d'ornements, aux lignes pures, qui s'harmonisent avec son caractère sans détours.

Il a, depuis peu, pris goût aux bibelots chinois, hindous, kmers, et il en a de nombreux : des blancs de Chine, des statuette en bronze et en pierre ; par terre, une tête de divinité kmer, en pierre, sur un petit socle ; sur sa table de travail, une statuette en bronze, d'une autre divinité cambodgienne.

Tout un côté de la pièce est occupé par un panneau en laque or sur fond noir, représentant des personnages dans un paysage aux lignes schématiques ; c'est une œuvre d'art chinoise de grande valeur. Adossé à ce panneau, il y a un grand divan : sa place favorite.

Et j'évoque sans peine Charles Boyer, seul dans sa pièce meublée selon son goût, assis sur ce divan pendant de longues heures, et lisant, relisant, ses auteurs préférés : Maurois, Mauriac, Giraudoux, Kessel, Chars donne, Stendhal, B. Constant. Il est très lié avec les quatre premiers, et aussi avec les auteurs dramatique dont il joue les pièces.

Je l'évoque aussi facilement, toujours assis sur son divan, bavardant avec ses amis : Pierre Blanchar, Philippe Hériat ; ils abordent les sujets les plus variés, échangent des idées générales, discutent d'art et de littérature... Comme nous voilà loin des potins de coulisses, et des futilités, des jalousies, qui font si souvent le fond des conversations de comédiens !

HENRIETTE-JEANNE.
(A suivre).



Dans "L'Epervier"

LA MODE SUR L'ÉCRAN

Marie Bell dans "Fédora"

Nous voici transportés dans l'heureux temps d'avant guerre parmi les véritables princesses russes qui venaient à Paris à la recherche de nos élégances. Le Paris de 1911-1912. J'espérais voir revivre le charme désuet et un peu ridicule de cette époque. Mais Marie Bell que j'admire comme artiste n'a pas su habiller son personnage comme je le regrette. Les robes n'ont aucun style, aucune personnalité. C'est un mélange de robes modernes arrangées au goût d'autrefois. Si je me souviens bien, car j'étais bon petit garçon, à ce moment-là qui est très proche et déjà éloigné de nous, il y avait la vraie élégance. Marie Bell-Fédora dans son boudoir porte un déshabillé de satin à la cape trop courte et disgracieuse, il y avait un moyen de styliser la ligne. Ensuite nous voilà transporté à une représentation de gala où Fédora fait une apparition en manteau d'hermine travaillé en large, il était si facile d'avoir le même manteau, la même forme travaillé soit en longueur, soit en chevron afin de grandir le personnage et lui donner l'allure nécessaire à une grande dame telle que Fédora. Une robe lamée très simple de ligne est abîmée par des épaulettes de tulle noir qui font défraîchies et à mon avis trop 1934. Il aurait été amusant de remplacer ce tulle par des fleurs-qui étaient tant en vogue à ce moment-là.

Fédora revient des funérailles du prince dans une robe de lainage grisaille, ornée d'astrakan gris avec large manchon et toque de même fourrure, ce qui serait le plus dans la note de l'époque, j'aurais préféré une toilette noire, garnie de fourrures sombres afin d'accuser la pâleur et l'émotion du personnage.

Nous voici en 1912, dans les salons d'une comtesse russe en exil Aléas (Edith Méra) que j'admire dans chaque composition, que j'ai aimé ces deux apparitions qui, hélas, furent trop courtes. Une robe tunique en grosse dentelle, genre guipure sur fond de satin large ceinture ornée d'un énorme bouquet de fleurs artificielles, puis un tailleur amusant par l'allure démodée ridicule, d'une jaquette trop courte, d'une jupe trop longue et entravée. J'aurais du reste à reparler d'Edith Méra dans d'autres films et à m'étendre sur sa conception et son savoir d'habiller son personnage.

Pour revenir à notre princesse qui apparaît dans un jardin d'hiver où l'on prend le thé, nous la voyons à nouveau avec un manteau d'hermine à col et parements de renard blanc, mais pourquoi ce chapeau et cette robe avec garniture de vison. Rien de plus vilain que ce mariage de renard, d'hermine et de vison. Combien j'aurais aimé vêtir Fédora en idéalisant cette vision de rêve dans un halo de fourrures qui ne valaient pas très cher à cette époque-là par un scintillement et un éblouissement de bijoux et de robes à paillettes clair de lune qui furent tant en vogue. Seuls votre talent et la finesse de vos traits, Marie Bell, peuvent nous faire oublier toutes ces fautes. Seulement je suis là en critique et comme je ne sais taire mes impressions, je les livre au public, ce qui n'empêchera pas, j'en suis sûr, de venir encore vous voir dans vos prochaines créations et de vous apprécier à votre juste valeur. Je vous vois encore en robe de satin blanc du soir à la silhouette coupée par une bande de renard blanc formant tunique déformant la ligne d'une façon très fâcheuse, sur cette robe, un collet d'une fourrure foncée. Je critique aussi sa coiffure qui n'est ni de style, ni gracieuse avec ses fleurs.

Comme j'aurais aimé aussi une étude de bijoux ainsi que nos mères en portaient, de larges sacs en or, des pendentifs compliqués, des bagues marquises. Les plus petits détails, le rien qui sait mettre la note amusante et donner l'ambiance du moment.

Je n'ai pas vu Fédora en pièce de théâtre, j'aurais tant voulu savoir comment notre grande Sarah Bernhardt avait voulu cette princesse, comment elle l'avait conçue avec tout le faste et la splendeur que nous ne connaissons plus. L'avant-guerre, ce mot magique. Il était si facile de consulter quelques vieux journaux, quelques vieilles critiques. Idéaliser un être le faire vivre, le faire vibrer, c'est pourtant, à mon avis, la seule préoccupation d'une grande artiste. C'était encore l'époque des vraies dentelles, des vraies fourrures. Nous vivons trop maintenant dans « L'Erstatz ».

Jan ROGERS.

LE THÉÂTRE

M. Michel Duran, l'auteur de *Liberté provisoire*, la comédie qui vient d'être créée sur la scène du théâtre Saint-Georges a eu l'excellente idée d'offrir au public l'occasion de contempler un suspect sympathique. Par le temps qui court, les gens de cette catégorie qui courent le monde n'ont point si bonne figure et on ne se réjouit pas de les y rencontrer. Celui-là, dont la vie n'est que fictive nous repose des autres : les vrais déserteurs, les authentiques libertaires, qui vont, insolents, par la ville.

Ce brave Gérard-là, que les policiers lancés à sa poursuite traitent de bandit, serait tout au plus un bandit d'honneur, comme on disait devant que les gendarmes n'aient épuré le maquis, aussi nul spectateur ne voit-il le moindre inconvénient à ce que la charmante Madeleine Courtois, qui n'a pas, comme on dit, froid aux yeux, s'intéresse fort à Gérard, ne lui en veuille pas outre mesure de s'être introduit par ruse chez elle, lui donne asile, le protège contre les investigations de la brigade des recherches et finisse par l'aimer.

Gérard, à qui Pierre Blanchar prête ses traits ardents et fins, a le bon goût de ne pas étaler à tout instant ses théories, il n'y insiste pas beaucoup plus, pour vous en donner une idée, que ne fait le même Pierre Blanchar, sous un autre avatar dans le film *Au bout du Monde*. C'est un bon type de révolté, peu soucieux de faire des prosélytes par ses discours. Il préfère user de séduction, ce qui, n'étant pas à la portée de tout le monde possède une force de persuasion très supérieure.

En fin de compte, ou plutôt « de conte », tout rentre dans le désordre établi. Le jeune homme traqué doit fuir, un vieillard opulent et autoritaire prend sa place près de la belle, qui s'incline sans cesser d'aimer son paria.

Que tout cela se déroule au mépris de la vraisemblance immédiate, ce n'est que trop visible, mais le cours des péripéties, surtout au début où il est le plus rapide, reste amusant. Faut-il en demander davantage.

À côté de Pierre Blanchar, déjà nommé et de Mauloy dont l'autorité parvient à donner un semblant de réalité à un rôle des plus factices, il faut citer Madeleine Lambert qui mène le jeu avec une grâce et un tact grâce auxquels on ne résiste point.

Au théâtre Michel, Rip vient de donner une nouvelle revue : *Oh ! parle m'en*, dans laquelle sa verve satirique a belle occasion de s'exercer au milieu des aimables heures que nous traversons.

Il ne s'en est pas privé, à l'occasion, sans y insister à outrance. On peut le regretter, tant les scènes sur la « Villa Chagrin » et sur la « Commission d'enquête » auxquelles il y a lieu d'ajouter une évocation très habile de l'époque 1900, dépassent en agrément et en vivacité les sketches inventés à plaisir avec une fantaisie à laquelle le métier le plus solide confère une apparence aimable.

Ida Rubinstein, mécène magnifique à qui musiciens, littérateurs, peintres de décors et costumiers doivent d'avoir pu inventer des œuvres somptueuses, vient de donner à l'Opéra un de ces spectacles de qualité rare dont elle sait provoquer l'éclosion.

C'est, pour commencer, un ballet mêlé de chant, *Perséphone* dont Igor Strawinsky a écrit la partition sur un argument d'André Gide, puis *Diane de Poitiers*, dû à la collaboration d'Elisabeth de Gramont et de Jacques Ibert, enfin *La Valse* de Ravel, pour quoi Michel Fokine vient d'inventer une chorégraphie nouvelle.

Sous les brocards de Diane de Poitiers, que l'on nous montre, cela va de soi, sous son aspect de protectrice des Arts, laissant de côté le personnage politique, moins flatteur, Ida Rubinstein a grande allure et se meut à l'aise sur les rythmes solides que Jacques Ibert emprunta aux musiciens de la Renaissance et sur lesquels il broda une des plus riches et des plus lumineuses partitions que nous avons eu l'occasion d'entendre depuis longtemps.

Maurice BEX.

JEUNESSE



Lisette Lanvin et Jean Servais que représente cette photographie sont, avec Paulette Dubost, Robert Arnoux, Louis Allibert, Camus, les protagonistes du très beau film réalisé par Georges Lacombe, pour les films Epoc et que le Théâtre Paramount a retenu pour une exclusivité.



GARY COOPER

Une des figures les plus attachantes du cinéma américain qui peut avec un égal bonheur aborder le grand film d'aventures ou la fine comédie comme dans **Sérénade à Trois**.



RENÉE SAINT-CYR

Nous verrons prochainement cette jeune artiste au talent déjà consacré dans **Arlette et ses Papas** et dans le film de René Clair : **Le Dernier Milliardaire**.

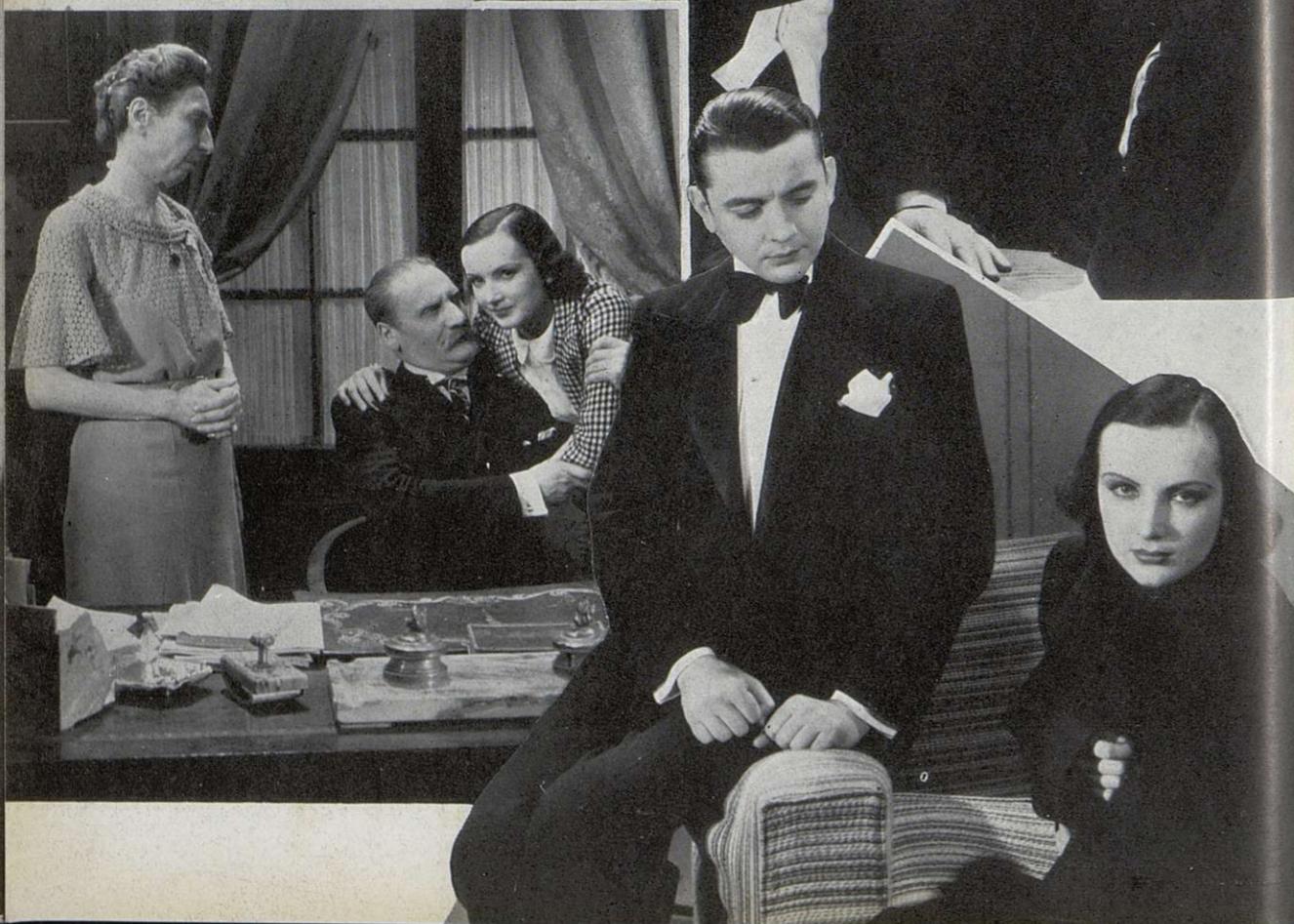
(Photo Pathé-Natan).



G. F. F. A. nous a présenté **Aquistapace** dans cette production Métropa-Films réalisée par Leo Joannon d'après la pièce de André Birabeau et Jean Guilton.

La distribution groupe les noms de **Paul Bernard**, **Mireille Balin**, etc... et **Saturnin Fabre**.

ON A TROUVÉ UNE FEMME NU E



SUR LE FRONT D'HOLLYWOOD

Silhouettes...

Qu'importent leurs noms? Personne ne les reconnaîtrait. Mais Hollywood en est plein, plein de gens déçus, de ratés, plein de types curieux, d'anciens nobles, d'anciens banquiers, plein de ci-devant, et Hollywood est plein de jeunes pas encore arrivés, de jeunes qui ont le courage de résister au désespoir, ou, parfois, si le succès leur arrive, de résister à la gloire... Hollywood, toujours à la recherche de types nouveaux pour jouer ses petits rôles épisodiques, mais d'importance suprême, toujours à la recherche de personnages aux avatars extraordinaires susceptibles de fournir le point de départ d'un scénario neuf, inédit, Hollywood fourmille de gens étonnants, tantôt inconnus des producteurs, tantôt connus seulement sous un our beaucoup plus banal que l'aspect caché de leur vie...

Ce jeune Allemand que vous voyez, che Paramount, assistant accessoiriste sur le décor, pendant qu'il change de place une nappe ou un vase, qu'il transporte un table, parfois il chanteronne... Et vous écoutez — il a une voix splendide, une vraie voix d'opéra... Mais oui! Il y a moins de dix ans des critiques voyaient en lui le successeur de Caruso, il débutait à La Scala de Milan, quelle carrière lui était promis! Puis, un accident... Il ne put plus soutenir l'effort de chanter l'opéra. Dix chirurgiens intervinrent. En vain. Impossible de lui rendre la force d'autrefois. Depuis il n'est plus que Guillaume Grossman, accessoiriste à Hollywood. Les stars lui demandent souvent de chanter. Et il le fait pour leur faire passer le temps... Il n'a pas perdu son courage. On peut être heureux même accessoiriste — et avec quels souvenirs...

Ce camionneur qui passe, au studio de la M. G. M., et qui chante à son travail. Un eune homme du nom d'Albert George, très jeune, et doué d'une voix superbe. Le département de musique lui a déjà donné l'occasion de chanter de petits bouts dans des films. Mais Albert sait combien est précaire l'existence des chanteurs s'ils ne sont pas vedettes. Aussi reste-t-il manœuvre. Après son travail, il rentre chez lui, cultive sa voix, et il est convaincu qu'un jour il arrivera au but qu'il désire. Harry High-Smith, chef du département vocal du studio, assure George que le plus bel avenir l'attend. Sa patience est illimitée. Chaque matin à 7 heures, qu'il pleuve ou qu'il fasse beau, Albert George passe la grande porte des manœuvres du studio. Un jour peut être, il y entrera-t-il par la porte réservée aux vedettes...

Devant les studios Fox, on peut voir chaque jour un jeune homme du nom de Lee Fiala, originaire de Chicago, qui demande à Miss Prudence, cerbère de Westwood Hills: "M. Lasky est-il revenu de New York?... " La réponse est toujours négative mais un jour elle ne le sera plus. Et Jesse Lasky recevra ce jeune homme, peut être même pourra-t-il lui donner du travail. A son départ de Chicago, Lee écrivit à Lasky, annonçant son arrivée prochaine à Hollywood, assurant qu'il se sentait être un "second

Quelques opinions autorisés

D'Ernest Lubitsch : " Contrairement à l'idée courante, il ne faut pas rester naturel à l'écran. Il faut faire croire au public que vous jouez un caractère qui est le vôtre, mais il faut entrer dans la peau du personnage, et non pas rester celui que vous êtes à la ville..."

De Cecil B. deMille : " Vous trouverez que les plus belles femmes d'Hollywood ne sont amais les vedettes. Plus une étoile est célèbre, moins elle correspond à la perfection de la beauté..."

" La vraie beauté n'est pas physique. La femme vraiment belle est celle qui suggère la beauté par son caractère, et cela n'est pas une question de traits de visage mais de dons d'artiste..."

De Warren Doane, producer de fou-rires : " Nous allons revoir en 1934-1935 un retour à la grosse comédie d'autrefois. Non pas que reviennent les assauts aux tartes à la crème, mais le comique de la prochaine saison sera plus chargé, plus enfantin que celui des dernières années."

" Naturellement, les interprètes resteront des personnages réels. Il n'y aura pas de situations impossibles. Mais le fou-rire qui fit les délices du cinéma à ses premiers pas va faire une nouvelle apparition, et je crois que le public n'aura qu'à s'en féliciter..."

De Jesse L. Lasky : " La meilleure façon de percer à Hollywood, c'est d'ignorer le cinéma et de se faire une réputation ailleurs. Pour les chanteurs, le succès à la radio attire sur eux l'envie des producteurs; pour les acteurs, c'est la scène qui mène à l'écran..."

" L'idée romanesque que les stars sortent des rangs des figurants ou que les metteurs-en-scène les trouvent parmi les foules qui débouchent des gares, est une fable pure. Pour avoir du succès à Hollywood, il faut d'abord avoir eu énormément d'expérience, et surtout ne pas craindre de travailler comme une brute..."

De Warner Baxter : " La jeune fille moyenne n'a aucune chance d'arriver au cinéma. Seule en a une la jeune fille d'un charme et d'une culture extraordinaires. Et pour se faire remarquer, il faut qu'elle fasse d'abord du théâtre, puis qu'elle vienne à Hollywood, où elle doit à tout prix, éviter les rangs des figurants..."

Valentino". Lasky n'eut pas fait attention à cette lettre semblable à tant d'autres qu'il reçoit, n'eut-ce été qu'à chaque étape de son voyage, se déplaçant sans argent, en contrebande dans les trains de marchandises, ou sur la grand'route par la grâce d'un automobiliste charitable, Lee a décrit par lettres à M. Lasky les péripéties de sa randonnée. Arrivé à Hollywood, Lee a appris que Lasky venait de gagner New-York. Aussi attend-il son retour... Qui sait s'il ne sera pas le second Valentino? Ou bien s'il n'ira pas rejoindre parmi les foules de figurants les innombrables autres aspirants " seconds Valentino " qui l'ont précédé...

Et voici une carrière vertigineuse comme il n'en arrive qu'en Amérique : y a trois ans, la jeune Alice Faye était

De Phil Friedman, chef de la distribution chez Fox : " Si vous croyez avoir du talent, allez sur la scène et gagnez de l'expérience. Sans ça, peu de choses à espérer. Je donne toujours une interview à ceux qui ont de l'expérience, car nous avons besoin de visages nouveaux — mais nous ne pouvons pas perdre du temps à développer des amateurs. L'expérience au théâtre est aussi nécessaire que l'est le baccalauréat pour entrer à l'Université — et pour les mêmes raisons..."

L'opinion de Winfield Sheehan sur la saison 1934-1935

" Nous allons voir le retour aux films simples, humains, qui montrent les émotions quotidiennes. Je ne parle pas de sentimentalité sur mesure, mais de scénarios basés sur la connaissance des hommes, de leurs devoirs et de leurs problèmes..."

" A mon avis, le film cynique, avec son vernis superficiel et ses pêcheurs synthétiques déguisés en êtres humains, a vécu. Le public s'intéresse à de vraies personnes qui cherchent à débrouiller les événements de leur vie."

" La littérature et le théâtre s'adonnent à la décadence. Le cinéma doit faire renaître le spectacle de famille. Il y aura là un nouvel outil littéraire pour ceux qui veulent apprendre la technique de l'écran et s'exprimer directement en termes de films."

" Les opérettes aux bons scénarios, aux dialogues amusants, à la musique intéressante auront toujours du succès; on ne gagnera pas d'argent en ressasant toujours les mêmes vieux thèmes..."

" Nous devons nous rappeler que les désordres politiques actuels créent chez le public le désir de l'optimisme, du comique et de l'humour..."

" Il y aura de nouvelles personnalités aussi.. Nombre d'artistes, importés de partout et développés dans de petits rôles sont prêts à faire leurs débuts de vedettes. La préparation de ces acteurs et leurs présentations dans des rôles variés, c'est la source des étoiles. Tous n'arriveront pas, mais de parmi eux sortiront les étoiles de demain..."

une inconnue à New-York; une seule personne croyait à la qualité réelle de sa voix, M^e Bushel, l'avocat du chef d'orchestre Rudy Vallée, et il lui fit enregistrer à domicile un petit disque d'amateur. Vallée l'écoula, fut séduit par la voix engagea Miss Faye pour son programme radiodiffusé... Six mois plus tard, elle fut engagée pour un grand rôle des **George White's Scandals**, grande revue newyorkaise. Lorsqu'on décida de porter cette revue à l'écran chez Fox, vers Noël de l'année passée, on fit venir Alice à Hollywood pour tenir un rôle secondaire aux côtés de Rudy Vallée et de Lilian Harvey. Trois jours après s'être présentée pour la première fois devant les caméras, Alice remplaçait Lilian Harvey comme vedette du film, qui sort ces jours-ci en Amérique..

QUELLE SERA LA

JOAN CRAWFORD

DE DEMAIN ?



Si vous voulez connaître Joan Crawford, questionnez Tommy.

Tommy, un jeune Irlandais, aux cheveux roux, toujours souriant, est électricien au studio. Il fit la connaissance de Joan Crawford le jour de son arrivée à Hollywood et depuis lors, il a suivi chacune des phases de sa carrière d'actrice de cinéma.

« Lorsqu'elle arriva à Hollywood, de New-York, je fus chargé d'accompagner les photographes et autres personnes qui allèrent la chercher à la gare », raconta Tommy, en souriant comme d'habitude, lorsqu'il parle de sa vedette favorite. « Je n'ai pas encore oublié ce jour mémorable. Aucun de nous ne reconnut la futur vedette dans la jeune fille timide, aux cheveux fous sous un petit chapeau, vêtue d'un simple costume tailleur, qui descendit de l'un des wagons. Nous cherchions Lucille Le Sueur, une jeune danseuse et ce ne fut qu'après le départ de tout le monde, que nous nous adressâmes à elle. Ce fut ma première rencontre avec Joan Crawford.

« Je la revis de nouveau, trois ou quatre jours plus tard. J'étais occupé sur le « set » sur lequel elle tourna son premier essai. Elle portait, ce jour là, une robe bleue, de tissu écossais, des souliers et des bas noirs. Joan avait plus d'embonpoint à cette époque, et ses cheveux, épais et courts, n'avaient pas leur souplesse présente.

« Elle était terriblement émue. Elle était si effrayée qu'elle ne pouvait rien faire comme on le lui demandait. Et elle était si désireuse de plaire à Goulding,

qui dirigeait l'essai, qu'elle faisait de plus en plus mal. Je la plaignais en moi-même. Finalement, Goulding se découragea et sortit. Elle éclata en sanglots, je crus de mon devoir d'aller la reconforter et je commençai à plaisanter avec elle. Elle oublia sa peine et sourit, puis, comme je lui demandais de danser pour moi, elle me montra plusieurs pas. Lorsque Goulding revint, elle riait aux éclats. »

Ce jour là, marqua le début d'une sincère et chaude amitié entre Joan Crawford et Tommy.

« Joan travaillait très dur alors, » continua Tommy. « Elle était timide et ne connaissait personne à Hollywood. Aussi, le soir venu, elle rentra à son hôtel, non loin des studios et continuait à travailler dans sa chambre. Sur ce point, Joan n'a pas changé, son activité est toujours aussi grande. Elle posait des journées entières pour des photographes, dans les poses les plus difficiles. Elle joua aussi un petit rôle dans trois ou quatre films.

« C'est alors que débuta la seconde phase de sa carrière. Premièrement, elle changea son nom de Lucille Le Sueur en celui de Joan Crawford. Mais ce n'était pas tout. Elle avait perdu de sa timidité, était plus sûre d'elle-même et trouva une amie sincère, en Sally O'Neill. Joan quitta son hôtel et loua un petit bungalow. Elle commença à sortir

Ci dessus : Joan Crawford a l'époque où elle remportait toutes les coupes aux concours de danse... et aujourd'hui

davantage, à danser, gagnant tous les prix de danse qui étaient offerts.

« Tout à fait par hasard, je fus l'un des électriciens désignés pour la réalisation de Paris, le film dans lequel Joan joua son premier rôle important. Charles Ray et Douglas Gilmore en étaient les deux autres principaux interprètes. Edmund Goulding en dirigeait la mise en scène. Joan avait déjà beaucoup changé ; elle avait maigri... et elle avait appris à cacher son anxiété en riant au lieu de pleurer. »

Le petit bungalow que Joan occupait alors, était bien simplement meublé, mais son petit salon contenait un nombre considérable de trophées de danse qu'elle avait gagnés. Tous les jeunes gens de Hollywood venaient maintenant sonner à sa porte pour la conduire dans tous les endroits à la mode. Elle faisait elle-même la plupart de ses robes et elle enrichissait sa garde-robe en achetant, au prix coûtant, les robes qu'elle portait dans ses films. Son ambition était insatiable.

La troisième phase de sa carrière fut couronnée par son succès dans Sally, Irène et Mary, film, réalisé par Edmund Goulding, l'homme qui avait immédiatement découvert ses possibilités.

Vers cette époque, elle quitta son petit bungalow pour s'établir dans une maison plus élégante, à Beverly Hills. Sally O'Neill et elle étaient toujours grandes amies, mais Dorothy Sebastian était sa compagne de chaque instant.

Indomptée marqua le début de la quatrième phase, avec la venue de Douglas Fairbanks junior, dans sa vie. Ils jouèrent ensemble dans ce film, et le fol entrain de Joan diminua graduellement pour faire place à une gaieté plus sobre, plus douce. On la vit de moins en moins dans les cabarets à la mode, de Hollywood ; les trophées de danse disparurent de son salon. Elle s'habilla plus simplement, portant des couleurs moins voyantes.

« Lorsque Joan n'était pas avec Doug, elle était avec Dorothy Sebastian, » reprit Tommy. « Ils jouèrent tous les trois dans Jeunes Filles Modernes. Je travaillais dans ce film aussi. Tous les trois étaient constamment ensemble, riant, s'amusant. Joan était beaucoup plus calme, mais toujours aussi gaie cependant.

C'est l'époque où elle fit construire sa demeure actuelle à Brentwood.

La phase suivante de sa carrière commença avec son premier film parlant, Our Blushing Brides. Elle était mariée depuis quelques semaines et habitait, avec Doug, sa nouvelle maison qui est d'architecture espagnole, d'un style sobre et riche. Joan renonça à tous les concours de danse ; elle et Doug sortirent même rarement. Elle était pourtant l'une des plus élégantes jeunes femmes de Hollywood et lança la mode d'un teint profondément hâlé.

« Si Doug venait aux studios, elle ne le quittait pas un instant », continua Tommy. « Elle avait cessé d'être la folle jeune fille que nous avions connue. Elle était toujours aussi amicale avec chacun, mais ses manières étaient plus réservées. Je me souviens de la première fois que nous allâmes prendre des photographies d'elle dans sa nouvelle résidence. Elle était si heureuse et si fière de son nouvel intérieur, qu'elle insista pour m'en montrer chaque coin et recoin. « Je suis si heureuse, Tommy », me dit-elle et tout en elle criait ce bonheur. »

Joan, depuis longtemps, suppliait les producteurs de la Metro de lui donner des rôles plus dramatiques que ceux qu'elle avait joués jusqu'alors. Ils acceptèrent enfin, et elle fit Il Faut Payer. Ce film prouva à son public son talent illimité et convainquit les producteurs. Elle était vraiment lancée. Elle n'était plus traitée comme une simple petite actrice, mais une vedette préminente. Cette période de succès et de calme dura un an et demi.

Puis, la sixième période commence, avec Captive. « Petit à petit, Joan redevint le bout en train d'autrefois », remarqua encore Tommy. « Elle ne

s'isolait plus dans un coin des studios, travaillant inégalement. Elle se joignait à nous pour rire et parler. Elle avait toujours un phonographe sur le plateau pour faire jouer ses disques favoris. Elle fit transformer son intérieur, du sombre style espagnol, en un style beaucoup plus gai et plus léger... boiserie blanches, rideaux et tentures de crétonne et de toile de Perse. Joan, elle-même, semblait plus légère, plus semblable à la Joan qui joua Sally, Irène et Mary, avec cependant, le calme et l'assurance qu'elle avait acquis depuis.

Des mois de tristesse et de désappointement, pendant lesquels se décida son divorce, émergea une autre Joan, la Joan d'aujourd'hui qui, plus que jamais, ressemble à la Lucille Le Sueur que j'allai rencontrer à la gare, il y a quelques années. Elle a la gentillesse et le naturel de Lucille, avec toutes les autres qualités que Joan a acquises depuis son arrivée en Californie. Enfin, elle est elle-même. Je crois que c'est la seule réponse. »

Quelle sera la prochaine Joan Crawford? Même Tommy, qui la connaît cependant si bien, ne pourrait le dire. Jeanne Roudot.

... Joan devint et est encore une des vedettes les plus élégantes de Hollywood.



LES FILMS DE LA SEMAINE



Clark Gable et Claudette Colbert

NEW-YORK-MIAMI

Interprété par Claudette Colbert et Clark Gable

Réalisation de Frank Capra

Une jeune fille aime un ingénieur contre le gré de son père, riche financier. Celui-ci la fait enlever le jour de son mariage et la séquestre dans son yacht, en rade de Miami. Elle se sauve à la nage et grimpe dans un car qui doit la mener à New-York. Les pires aventures (et aussi les plus drôles) lui arrivent en cours de route. Elle fait ainsi la connaissance d'un journaliste débrouillard, astucieux et crâneur. Il fait de cette enfant gâtée

la plus docile des amoureuses et le mariage ne tarde pas à unir ces deux êtres rencontrés sur un autobus. Il est, hélas ! impossible de traduire par ce fade résumé, tout le plaisir que l'on éprouve à voir et à écouter ce film ; il est plein de poésie, de fraîcheur, de jeunesse et l'esprit de Frank Capra fuse à chaque image. Claudette Colbert interprète le rôle de la jeune héritière avec une grâce infinie. Et Clark Gable, dans un genre où il excelle, demeure le « chéri » de toutes les spectatrices. En résumé, c'est, avec *Lady for a day*, du même metteur en scène, un des films les plus divertissants de ces derniers mois.



Gene Raymond et Dolores del Rio

CARIOCA

Interprété par Dolores del Rio, Gene Raymond, Ginger Rogers et Fred Astaire

Carioca, au point de vue intérêt spectaculaire, se décompose ainsi : Scénario 10 %, Musique 25 %, Danses 25 %, et Sex-appeal 40 %. Point n'est donc besoin de vous parler d'un scénario véritablement insignifiant. L'histoire de Dolores del Rio, aimée à la fois de son fiancé et d'un jeune chef d'orchestre, lesquels étaient jusqu'à lors les deux meilleurs amis du monde, n'est qu'un prétexte aux scènes de music-hall les plus extraordinairement fantaisistes que

l'on ait pu voir sur un écran. Rien ne nous est marchandé : dancings brésiliens dont la piste se couvre d'une mer de danseurs dès que l'orchestre attaque une nouvelle danse, la Carioca, ardente, contorsionnée, frénétique. Ensuite apparaît le danseur excentrique Fred Astaire ; c'est, sans contredit, le meilleur danseur de claquettes (tap dance). D'autres scènes se succèdent, où Dolores del Rio fait état de son charme, et prépare le clou du film, c'est-à-dire l'exécution d'un numéro de music-hall sur les ailes d'un avion. Je ne doute pas que ces scènes soient truquées, mais elles sont certainement d'un effet amusant, sinon impressionnant.

JUDEX 34

Interprété par René Ferté, Louise Lagrange Marcel Vallée et Jean Borelli
Réalisation de Maurice Champreux

Qui ne se rappelle les mille et une péripéties du Judex muet, le Judex en douze épisodes ? M. de Trémeuse est déshonoré et acculé à la ruine par Favroux, banquier véreux. Son fils, Jacques de Trémeuse est décidé à le venger et pour cela il se mue en mystérieux justicier. Il enlève Favroux que l'on croit mort. Ce dernier ne conserve la vie que grâce à la douceur et à la droiture de sa fille, Jacqueline.

Là-dessus viennent se greffer les intrigues de Diana Monti et les machinations de Moralès. Mais Jacques, amoureux de Jacqueline, verra tous ses vœux comblés. Tous ces épisodes, Maurice Champreux les a fondus, moulés en un seul film cohérent, mouvementé, et souvent palpitant. C'est avec justesse qu'il a su adapter un sujet vieux de plusieurs années au goût du jour. Ses acteurs tiennent leur rôle avec habileté. René Ferté a un physique assez sympathique, il joue consciencieusement ; Louise Lagrange est très douce, très émouvante. Bonne photo, un peu noire, et bons décors.

LE TOURBILLON DE LA DANSE

Interprété par Joan Crawford, Clark Gable et Franchot Tone
Réalisation de Robert Z. Léonard

Janie Borlow, jeune danseuse qui se sait du talent mais n'a pu encore percer, parvient à force d'opiniâtreté à se faire remarquer par le metteur en scène du music-hall Gallagher qui lui confie un numéro spécial dont elle s'acquitte fort bien. Mais le commanditaire de la revue s'éprend de la jeune vedette et, pour arriver à ses fins, retire ses capitaux. La revue est arrêtée. Gallagher la reprend à son compte et apprend à Janie — qui l'ignorait — les manigances du commanditaire. Janie qui depuis toujours aimait Gallagher reprend sa place auprès de lui,

et comme Gallagher sans se l'avouer aimait Janie... tout se termine le mieux du monde.

Bien des films se sont inspirés de l'existence des girls, des coulisses de music-hall et de la vie intime d'une vedette. Celui qu'on nous présente aujourd'hui profite de l'expérience technique des précédents, et à ce point de vue, il est parfait. On se lasse toujours d'un genre qui ne se renouvelle pas, mais ici il y a Joan Crawford, plus fascinante, plus belle, plus idéalisée que jamais. Clark Gable a occupé un très vivant et très naturel metteur en scène et le jeu de Franchot Tone, ne serait-ce que parce que c'est la première fois qu'on le voit en France avec Joan Crawford, ne manque pas de nous intéresser.

LITTLE WOMEN

Interprété par Katharine Hepburn, Joan Bennett, Jean Parker et Paul Lukas
Réalisation de George Cukor

C'est l'histoire, combien émouvante, d'une famille unie, composée du père, de la mère et de quatre filles, qu'on nous conte avec une délicatesse, une finesse absolument remarquables. Le père part à la guerre, et peu après, l'amour de Meg pour un jeune homme amène la première discorde dans la famille. D'un autre côté, Amy épouse un nommé Laurie, repoussé par Joséphine-Jo, la plus impulsive et aussi la meilleure des quatre filles. Enfin, Beth, la plus jeune, meurt prématurément. Bientôt la famille se trouve à nouveau réunie, mais Jo n'est pas heureuse. Elle

ne le sera que quand elle aura compris qu'il lui manquait quelque chose, ou plutôt quelqu'un ; c'est Fritz Bhaer, professeur allemand. Elle l'avait aussi repoussé, aujourd'hui elle tombe dans ses bras. Il fallait la grande habileté d'un George Cukor pour traiter avec tant de brio un sujet, qui, s'il eût un succès considérable en librairie, pouvait devenir à l'écran un de ces films d'une sentimentalité abusive et même ennuyeuse. Il n'en est rien. *Little women* est un film supérieur, admirablement interprété par toute une troupe d'excellents acteurs où se distingue surtout Katharine Hepburn, qui justifie, avec ce film, la publicité faite autour de son nom.

Georges COHEN.



Franchot Tone et Joan Crawford



D. Montgomery et Katharine Hepburn



NANA

FILM RACONTÉ

Anna STEN Nana
Phillips HOLMES Georges de Muffat
Lionel ATWILL André de Muffat
Richard BENNETT Greiner

Nana est la vedette des spectacles de l'Apollo. Il n'est pas besoin de chercher bien loin pour savoir comment elle est parvenue à cette « situation ». C'est un soir, dans un café, qu'elle a attiré l'attention de Greiner, le directeur de la salle de spectacles. Devenue sa maîtresse, Greiner l'a poussée sur les planches et depuis Nana est bien décidée à se servir des hommes pour franchir tous les paliers qui mènent à la haute société.

Nana est lancée... et bientôt tous les hommes se disputent ses faveurs. Le Grand-Duc Alexis, homme colossalement riche, est actuellement le favori, et pour cause. Mais l'amour ne perd jamais ses droits. Et, un soir, alors que Nana se dispose à sortir en compagnie du Grand-Duc et de quelques amies, elle rencontre le beau lieutenant Georges de Muffat, très épris d'elle et à l'amour duquel Nana répond instinctivement.

Pendant ce temps, Greiner qui continue à entretenir Nana dans le luxe, se ruine complètement. Insouciance au possible, Nana le laisse « tomber » et part faire un voyage au cours duquel elle rencontre son jeune lieutenant.

Ils tombent dans les bras l'un de l'autre et bientôt une intimité amoureuse les unit profondément.

Des jours merveilleux se passent : trop merveilleux même pour que rien ne vienne troubler la liaison passionnée de ces deux êtres.

Et quelqu'un vient troubler la fête...

C'est André de Muffat colonel austère qui qualifie impitoyablement Nana de « mouche dorée qui engendre le poison ».

Et pour éloigner son frère de cette mouche dorée, il n'hésite pas à le faire envoyer en expédition en Algérie. Il va jusqu'à offrir à Nana, pour qu'elle le laisse partir, une somme d'argent considérable.

Mais Nana, dont l'amour est sincère, rentre dans une folle colère, disant son fait au colonel : il ne

connaît rien à la vie, et pour le lui prouver, sans pudeur, elle pose ses lèvres sur les siennes.

Qui pourrait oublier un baiser de Nana ? Tout le rigorisme, l'austérité du colonel disparaissent devant le pouvoir fascinant de cette femme. Il ne peut dissimuler longtemps à Nana le désir qu'elle lui inspire et elle, éloignée de Georges, finit par céder.

Comme Greiner, comme tous les autres, le colonel André de Muffat ne tarde pas à être ruiné par cette femme dont il est lui aussi, de plus en plus épris.

Nana, au milieu de tout le luxe qui l'entoure, des soirées, des fêtes, des courtisans, n'oublie pas Georges.

Sur ces entrefaites, au milieu d'un Paris enfiévré, la déclaration de guerre avec la Prusse tombe comme une bombe.

Georges, rentre dans la capitale. Loin d'avoir oublié Nana, son amour, au contraire, a grandi avec l'éloignement. Il se précipite à sa recherche. Il la retrouve. Dans les reproches qu'ils se font l'un l'autre, ils sentent que chacun est pris d'un amour sincère et profond.

Aussi Nana n'ose plus lui dire la vérité au sujet d'André, et elle se dispose à partir avec lui, lorsque le colonel fait brusquement irruption.

La jeune femme est dans sa chambre, et, horrifiée, elle entend André dire à son frère qu'elle est sa maîtresse. Georges reçoit cette nouvelle comme un coup de massue, et fou furieux, se jette à la gorge du colonel...

C'est une lutte terrible qui va s'engager. Mais tout à coup, une détonation brutale arrête leur élan... C'est Nana qui vient de se tirer une balle de revolver dans le cœur... Avant que la mort ne lui ferme complètement les yeux, elle a le temps de voir que Georges l'a prise dans ses bras.

Elle unit les mains des deux hommes, que sa mort réconcilie...

Georges COLMÉ.

LE SOUPER CHEZ NANA

Un certain nombre de critiques cinématographiques avaient été conviés par la direction des **Artistes Associés**, à un dîner qui leur fut offert jeudi dernier à l'issue de la présentation privée de **Nana**.

Nous avons eu la curiosité de relever dans le roman d'Émile Zola, le menu servi par Briant, dont **Nana** régala, dans son appartement du boulevard Haussmann, ses nombreux amis, à l'occasion de son triomphe dans la pièce du Théâtre des Variétés : **La Blonde Vénus**. Ce festin, véritablement pantagruélique, fait plus d'honneur à l'imagination débordante de Zola qu'à sa science gastronomique. Il eut été piquant de voir la direction des **Artistes Associés** servir ce même menu à ses invités du Café de Paris.

Mais c'eût été sans doute mettre à une trop rude épreuve les estomacs, déjà fortement éprouvés dans cette même semaine, des membres de la Presse cinématographique. Nous avons respecté l'ordre du service, que voici tel qu'il est décrit dans le roman.

LE SOUPER DE "BLONDE VÉNUS" MENU

Purée d'asperges Comtesse
Consommé à la Dealignac
Crêpines de lapereaux
Niokys au parmesan
Carpe du Rhin à la Chambord
Selle de Chevreuil à l'Anglaise
Filets de Sole sauce ravigote
Escalopes de foie gras
Poularde à la Maréchale
Sorbetes aux mandarines
Filets de bœuf aux truffes
Rôti froid
Galantine de Pintade
Crêpes à l'Italienne
Croustade à l'Ananas Pompadour
Glaces... Desserts.
VINS
Meursault. — Chambertin. — Léoville. — Champagne.
Café-liqueurs.

Rien d'étonnant si, après un pareil repas, les invités de Nana éprouvèrent le besoin d'aller faire un tour au Bois pour faciliter leur digestion.

Innovation radio-cinématographique.

Tous les fervents de la T. S. F. et du cinéma ont branché samedi soir à 8 h. 40 leur appareil sur le poste d'émission de la "British Broadcasting Corporation". En effet, pour la première fois, Douglas Fairbanks aîné parlait devant le micro. On alla même jusqu'à diffuser une des proses de vues du film que cet artiste tourne en ce moment : **La vie de Don Juan**, le tout étant commenté par Alexandre Korda, metteur en scène.

Du nouveau !!
Bravo !!!

Tels les Américains...

...On va réaliser en France, un film avec un nombre formidable de vedettes. Lisez plutôt : Harry Baur, Gaby Morlay, André Beaugé, Milton, Bach, Armand Bernard, Fernandel, Marguerite Moreno, René Lefebvre, Michel Simon, Léon Belières, Alerme, Lucien Baroux, Duvalles, Pauley, Claude Dauphin, Raymond Cordy, Renée Saint-Cyr, Edwige Feuillère, Jeanne Boitel, Mona Goya, Paulette Goddard, Alice Tissot, Marcelle Géniat, Mauloy, Pierre Magnier, Georges Perlet, Lucien Gallas, Gaston Jacquet et Constant Rémy.

Bigre, quelle belle brochette ! Et on dit que ce n'est pas tout.

On dit, en tout cas, qu'il s'agit d'un scénario d'Yves Mirande, intitulé **Le billet de mille** et que la caisse des retraites de l'Association professionnelle de la presse parisienne recevra une part des bénéfices d'exploitation.

Mais ce qu'on ne dit pas, c'est le nom du metteur en scène ! Et c'est pourtant le plus intéressant !

Les projets d'un grand homme.

Il s'agit de Charlie Chaplin. Après avoir longtemps caressé le projet de faire un film sur la vie de Napoléon, ce grand cinéaste vient d'y renoncer définitivement et sans appel.

Voilà un sujet qui avait fait couler beaucoup d'encre et dont on ne parlera plus.

Mais on parle maintenant de son prochain film qu'il interprétera avec sa femme, Paulette Goddard, et dans lequel il tiendra un rôle de muet.

Encore une.

Hitler n'en fait pas d'autres. Voici sa dernière trouvaille.

Il vient de faire interdire par la censure allemande le film tourné par le boxeur Max Baer aux États-Unis.

Motif : Baer est un boxeur nègre juif qui, dans le film, séduit plusieurs femmes blanches.

Heureusement que les négresses, elles, ne se laisseront pas séduire par le bel Adolph !

Cartes multicolores.

On recommence à beaucoup parler des fameuses cartes vertes attribuées aux critiques cinématographiques (on sait que la carte professionnelle correspondante, pour le théâtre, est de couleur rouge).

A ce propos, rappelons ici le mot qu'eut dernièrement un spirituel directeur de journal. Il avait chargé un de ses rédacteurs de faire une enquête sur les milieux artistiques de Paris. Au moment où le rédacteur allait quitter le bureau directorial, le directeur lui pose cette question :

— Vous avez votre carte rouge ?
— Oui !
— Vous avez votre carte verte ?
— Oui !
— Bien ! alors je vous donne carte blanche !

Nous rappelons à nos lecteurs que pour une période indéterminée "Ciné-Magazine" offre à ses nouveaux abonnés d'un an UNE PRIME consistant en 3 VOLUMES d'une valeur de 12 francs chaque.

Chaque abonné recevra, dès réception de sa souscription une liste de 51 titres dans laquelle il choisira 3 volumes que nous lui adresserons immédiatement.

ABONNEZ-VOUS !

Cocktail d'au revoir...

Natalie Paley, vedette de **L'Épervier**, part en Angleterre où elle doit tenir un rôle important dans le film de Douglas Fairbanks : **La vie de Don Juan**.

A cette occasion, elle avait invité ces jours derniers quelques amis à un cocktail intime. On pouvait remarquer dans l'assistance, outre de nombreuses personnalités du monde de la presse cinématographique, Mary Marquet, Marcel L'Herbier, Serge Lifar, Marc Allegret, Simone Simon, etc...

L'Orgueil de Will Rogers.

Partant de Singapour, l'avion qu'avait pris Will Rogers, seul passager, fut contraint d'atterrir à Bangkok. Le gardien du terrain se précipita dès l'arrêt de l'avion et sa fille qui l'accompagnait s'empressa de demander un autographe au pilote. Puis jugeant plus poli d'avoir la même attention envers le passager, lui fit la même demande. Will Rogers inscrivit son nom, suivi seulement de la mention U. S. A., ce qui fit dire à la jeune fille que l'adresse était très vague. "A ce moment, raconte Will Rogers, l'orgueil qui était en moi se réveilla et je lui dis : Si vous n'êtes pas convaincue que cette adresse soit suffisante, faites l'expérience suivante : adressez-moi une lettre avec cette mention, et si je la reçois, j'y répondrai immédiatement..." dès mon arrivée à Hollywood mon premier soin fut de voir si mon courrier contenait une lettre de Bangkok. Elle s'y trouvait en effet et j'y répondis le jour même... mon orgueil ainsi mis en jeu n'eut donc pas à souffrir !!!

Iris répond ici gratuitement, chaque semaine, à toutes questions qui lui sont posées, concernant le monde et l'activité cinématographiques

Ginette et Yvette. — Tania Fedor que vous pouvez actuellement voir dans **l'Enfant du Carnaval**, habite 4, Square Tocqueville, son partenaire Ivan Mosjoukine, 13, rue Labie (XVII^e). Si ces adresses doivent vous servir à une demande de photographie ou d'autographe, je ne saurais trop vous conseiller la patience tout au moins en ce qui concerne Mosjoukine qui est bien l'homme le plus négligent — s'il est aussi le plus charmant — que je connaisse.

Fr. Delannoy. — Toutes mes félicitations vous sont acquises... car j'ai confiance en votre discrétion et suis persuadé que vous n'abuserez pas... et que vous ne m'imposerez pas le goût de la majorité des lecteurs du journal de Roubaix, en ce qui concerne la plus jolie vedette française. J'avoue en effet que pour ma part j'aurais orienté mon choix différemment quoique trouvant charmante l'heureuse élue.
1^o Bach, 4, rue Jules-Ferry (Enghien).
2^o Il vous faut en effet envoyer 1 franc en timbres poste pour recevoir votre prix.

Un Temouchartais. — Si seulement vous m'aviez donné une explication de votre pseudonyme ! Vous pensez bien que si les amis de nos amis ou mes amis, que le frère d'un abonné... et toute sa famille a, dans cette rubrique droit de cité ! Je ne vous donnerai néanmoins que quelques-unes des adresses que vous me demandez. Imaginez que vous avez vous-même six sœurs ! A raison de 10 adresses chacune Ciné-Magazine serait transformé en annuaire ! Marie Bell, 158, boulevard Malesherbes ; Lily Damita, Fox-Film, 36, Champs-Élysées, Paris ; Florelle, 7 bis, rue Philippe-le-Boucher (Neuilly) ; Simone Simon, 36, rue de Penthièvre.

Claudie Trémeuse. — Ce n'est pas par le nombre de vos questions que vous exagérez, mais plutôt par leur genre. Diantre ! que me demandez-vous là ! l'âge d'un jeune premier ! et s'il est marié ! mais il y a là de quoi me mettre à dos si j'étais sincère le moins susceptible de ces messieurs ! 1^o Ecrivez à René Ferté, 88, rue Demours, il vous enverra certainement sa photographie.

D. — C'est simple, court, froid et bien anonyme. Et quel attrait peut donc avoir pour vous Bela Lugosi. Le seul fait d'écrire son nom me fait froid dans le dos. Je le crois d'origine italienne et célibataire. Quant à son genre de vie, il n'y a aucune raison pour qu'il diffère de celui de tous les honnêtes gens. Je ne crois pas qu'il occupe ses loisirs à terroriser ses voisins ; vous n'ignorez pas que beaucoup des tendres et candides ingénues sont de petites rouées très coquettes, et que le cinéma ne manque pas de femmes fatales excellentes mères de famille !

X. 29. — Même en faisant la part de l'exagération et ne prenant pas pour argent comptant les communiqués de publicité qui annoncent que telle ou telle vedette reçoit 17.343 lettres chaque jour, ou des photographies qui représentent telle autre star traînant son courrier journalier dans une voiture à bras, il est certain que Greta Garbo ne peut s'occuper elle-même et seule des demandes de ses admirateurs. Une secrétaire, sans doute polyglotte, y pourvoit... et doit avoir ses journées bien remplies.

Un Persan. — Un Persan-Versaillais ! Nous voilà en plein "Grand Siècle". Et la courtoisie de votre lettre prolonge l'illusion. Merci pour vos compliments ; une grande majorité de nos lecteurs s'est, elle aussi, déclarée ravie de notre transformation. Et cela nous enchante. 1^o Le film dont vous me parlez — et que

j'ignore — doit être une très vieille production muette qu'on a synchronisée et dont on a changé le titre. Procédé odieux et malhonnête s'il en fut ! Aussi excusez-moi de ne pouvoir vous donner le renseignement demandé. 2^o Marcel Lévesque qui a fait, il y a quelques mois une "rentrée" semble à nouveau oublié. 3^o Ah ! oui, pour quoi des films pareils qui n'apportent rien ne possèdent d'autres qualités que celles de vous endormir. Pourquoi ! Mais peut être n'existent-ils que parce que le public les supporte, lâchement sans murmure sans protester. **Quand le public qui fait vivre le cinéma** sera un peu moins amorphe, la qualité des films qu'on lui sert s'améliorera sans doute.

Raymond Lorde. — Avons fait suivre vos lettres, mais je ne peux vous dire si celles qui m'étaient adressées m'est bien parvenues car vous omettez de rappeler votre pseudonyme. Je réponds d'une semaine sur l'autre à toutes les demandes de renseignements.

D'Abré. — A ma grande honte je vous avoue que je ne connais pas cet artiste. Donnez-moi, voulez-vous, quelques précisions.

Courfeyrac. — Une lettre sans réponse est, croyez-le bien, une lettre perdue car mon courrier est tenu scrupuleusement à jour sans restriction aucune. Voici les adresses demandées. Jean Servais, Films Ejoc, 5, rue Lincoln ; Gaby Triquet et Emile Genevoix, Pathé-Natan, 6, rue Francœur ; Orane Demazis.

Un cinéaste cinéophile. — 1^o Le secret des Cinq Chefs ne m'a laissé aucun souvenir si tant est que j'ai vu ce film, bien ancien déjà si, comme vous le pensez il était interprété par Lon Chaney. 2^o Dans **Le Chantier de jazz**, Al Jolson était entouré par May Mac Avo, Warner Oland, Euyense Besserer. 3^o Richard Tauber est le seul artiste qui ait été donné dans la distribution d'**Au Pays du Sourire**, Anny Ondra n'était certainement pas sa partenaire. Nous n'avons en effet pas fait de référendum auprès de nos lecteurs avant de transformer notre journal, mais ainsi que je le dis d'autre part et le constate avec plaisir nous avons eu l'approbation de tous... ou presque.

Brigitte et Kate. — Vous avez du goût si ces deux artistes représentent votre idéal. Et pourtant quelle différence entre elles ! Ecrivez-leur à la U. F. A. Berlin S. W. 19, Krausenstrasse 38. Josette Day, 25 avenue de Lamballe.

Elaine et Marion. — Henri Rollan, 30, rue de Bruxelles, est un excellent artiste dont j'apprécie beaucoup le talent mais que je préfère, et de beaucoup, entendre au théâtre plutôt qu'au

cinéma ou on l'emploie en général assez mal. Et ce n'est pas **Le Maître de Forges** qui me fera revenir sur cette opinion.

J. 11. — Je vous souhaite la bienvenue et espère vous lire régulièrement. 1^o Gaby Morlay, 21, rue des Tourelles (Boulogne-sur-Seine) ; Jeanine Crispin, 3, rue Claude-Monet Boulogne-sur-Seine). 2^o Qui est M. Jean Francey ?

Vive la France. — Mais c'est justement parce que nous aussi crions **Vive la France** que nous enrageons de ne pouvoir être plus souvent enthousiaste à la fin des films de chez nous. Nous ne devons pas être aveugles si nous tenons à nous améliorer, mais au contraire voir le mal et en chercher les causes. Ce n'est pas en niant la qualité d'œuvres remarquables qui nous viennent de l'étranger que nous relèverons le niveau de notre production. Or, qu'avons-nous à opposer à des films de la classe de **Henry VIII, La Reine Christine, Sérénade à trois, Esquimaux** et tant d'autres qui nous arrivent d'Amérique, d'Angleterre ou d'Allemagne ? Deux ou trois films exceptionnels chaque année ! C'est peu ! Nous ne manquons pourtant ni d'artistes, ni de metteurs en scène de talent ; mais, par contre, quelle organisation dans toutes les branches de notre industrie ! Quelle incurie et aussi quelles incapacités même dans les rouages principaux ! Nous étudierons un jour prochain en détail cette question et demanderons à des gens qualifiés de nous dire, pour nos lecteurs, de quoi meurt le cinéma français.

G. Dupré. — 1^o N'exagérons rien ! Mae West si elle fut parfaite dans **Lady Lon** ne s'est guère renouvelée dans **Je ne suis pas un ange**. Attendez son prochain film. J'espère que son talent n'est pas uniquement basé sur sa silhouette, ses déhanchements, sa voix traînante et éraillée, mais qu'elle saura au contraire être autre chose que ce qu'elle fut jusqu'alors. On ne peut évidemment la comparer à d'autres, mais quelle diversité tout de même dans le jeu et les compositions d'une Marie Dressler, d'une Françoise Rosay (quand elle est bien dirigée et n'a pas un rôle ridicule). 2^o **Jeunesse**, interprété par des jeunes qui n'ont pas, la chose est rare, quarante ans sonnés, sort cette semaine au Paramount. Aussi invraisemblable même, que cela puisse paraître, le metteur en scène, lui-même, Georges Lacombe, est jeune. Y aurait-il enfin quelque chose de changé dans le cinéma français ou ce film ne serait-il, hélas ! qu'une exception !

IRIS.



Le célèbre compositeur Franz Lehár que l'on voit ici au piano et dont l'opérette "La veuve joyeuse" fut jouée plus de 50.000 fois dans le monde entier, est actuellement l'hôte de Paris. Tous ses admirateurs apprendront avec joie qu'il vient d'écrire une valse dédiée au public français et qu'il a intitulée "Salut Paris". Cette valse a été composée spécialement pour le film que vient de réaliser Jean Masson (au milieu sur notre document) à Vienne au cours d'un reportage filmé. Nous pourrions d'ailleurs voir Franz Lehár parmi toutes les choses qui sont familières et ses débuts devant la caméra ne seront pas un des moindres attraits du film : "VIENNE 1934"

CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES
A TARIF RÉDUIT

Ce billet est valable du 10 au 16 Mai 1934
Sauf les samedi, dimanche et jours de fête

NE PEUT ÊTRE VENDU

PROGRAMME DES CINÉMAS DE PARIS

pour la semaine du 11 au 17 Mai 1934

Les salles précédées du signe O donnent un spectacle permanent.
Les salles précédées du signe ■ acceptent nos billets à tarif réduit.

1^{er} ARRONDISSEMENT

O STUDIO UNIVERSEL, 31 av. Opéra.
Une soirée étrange.

2^e

O CINEAC, 5, bd des Italiens.
Actualités. Dessins animés.
O CINE-OPERA, 32, av. de l'Opéra.
Liliom.
O CINEPHONE, 6, bd des Italiens.
Actualités. Dessins animés.
O CORSO-OPERA, 27, bd des Italiens.
X 27.
O CAUMONT-THEATRE, 7, b. Poissonne.
O IMPERIAL-PATHE, 29, Bd Italiens.
Sapho.
LES MIRACLES, 100, rue Réaumur.
Au bout du monde.
O MARIVAUX-PATHE, 15, bd Italiens.
Ces Messieurs de la Santé.
OMNIA-PATHE, 5, bd Montmartre.
Non communiqué.
O PARISIANA, 27, bd Poissonnière.
O REX, 1, boulevard Poissonnière.

3^e

BERENGER, 49, rue de Bretagne.
Voyage sans retour. L'amour commande.
O KINERAMA, 37, bd Saint-Martin.
MAJESTIC, 31, boulevard du Temple.
Casanova.
PALAIS DES ARTS, 325, r. St-Martin.
■ PALAIS DES FETES, 8, r. aux Ours.
Un jour viendra.

4^e

O CYRANO, 40, boulevard Sébastopol.
HOTEL-DE-VILLE, 20, rue du Temple.
SAINT-PAUL, 73, rue Saint-Antoine.

5^e

CLUNY, 60, rue des Ecoles.
■ MESANGE, 3, rue d'Arras.
J'étais une espionne.
MONCE, 34, rue Monge.
PANTHEON, 13, r. Victor-Cousin.
SAINT-MICHEL, 7, pl. Saint-Michel.
Etiennette.
URSULINES, 10, rue des Ursulines.
Les Sans-Soucis.

6^e

BONAPARTE, 76, rue Bonaparte.
Liliom.
■ DANTON, 99, bd St-Germain.
La vie privée d'Henry VIII.
PARNASSE-STUDIO, 11, r. J.-Chaplain.
Thomas Garner.
RASPAIL, 91, boulevard Raspail.
Casanova.
REGINA-AUBERT, 155, r. de Rennes.
Feu Toupinel.

7^e

CINE-MAGIC, 22, 28, av. M.-Picquet.
Cd CINEMA AUBERT, 55, av. Bosquet.
LA PAGODE, 59 bis, r. de Babylone.
Invités de 8 heures (v. orig.).
RECAMIER, 3, rue Récamier.
Cette nuit-là.
SEVRES, 80 bis, rue de Sèvres.
STUDIO MAGIC-CITY, 178, r. Univers.

8^e

CINEMA CH.-ELYS, 188 av. Ch.-Elys.
La Croisière Jaune.
CIN. VOYAGES, 32 bis, bd Batignolles.
CLUB D'ARTOIS, 45, rue d'Artois.
S. O. S. Iceberg.
COLISEE, 38, av. Champs-Élysées.
Below the sea. American Madness.
ELYSEE-CAUMONT, 79, av. Ch.-Elysé.
Carioca.
ERMITAGE (Club des Ursulines).
New-York-Miami.
LORD-BYRON, 122, av. Ch.-Elysées.
Nana.
O MADELEINE, 14, b. de la Madeleine.
Tourbillon de la danse.
O MARIGNAN-PATHE, 27, av. Ch.-Elys.
Le Grand Jeu.

O PEPINIERE, 9, rue de la Pépinière.
STUDIO DIAMANT, pl. St-Augustin.
Fille du Sud.
WASHINGTON-PALACE, 14, r. Magellan
State trooper.

9^e

AGRICULTEURS, 8, rue d'Athènes.
Liliom.
AMERICAN-CINEMA, 23, bd de Clichy.
Club de Minuit. Le bel étudiant.
O APOLLO, 20, rue de Clichy.
Wonder bar.
ARTISTIC, 61, rue de Douai.
O AUBERT-PALACE, 24, bd Italiens.
Tumultes.
O CAMEO, 32, bd des Italiens.
To-night's the night.
O CINE-ACTUALITES, 15 Fg-Montm.
Actualités. Dessins animés.
O CINE-PARIS-MIDI, gare St-Lazare.
Actualités. Dessins animés.
EDOUARD-VII, 10, rue Edouard-VII.
Little women.
CAITE ROCHECHOUART.
LE LAFAYETTE, 9, rue Buffault.
O MAX LINDER-PATHE, bd Poissonn.
O OLYMPIA, 28, bd des Capucines.
Bouboulet 1^{er}.
O PARAMOUNT, 2, bd des Capucines.
Jeunesse.
ROCHECHOUART-PATHE, 66, r. Roch.
Sérénade à trois.
ROXY, 65 bis, rue Rochechouart.
Les 2 Monsieur de Madame. Casanova.
STUDIO CAUMARTIN, 25, r. Caumart.
Lady for a day.
O THEATRE COMEDIA, 47, bd Clichy.

10^e

O BOULVARDIA, 42, bd. B.-Nouvelle.
Trois jeunes filles nues.
O CARILLON, 30, bd Bonne-Nouvelle.
O CHATEAU-D'EAU, 61, r. Chât-d'Eau.
La foire aux illusions. Aniakhak.
O CRYSTAL-PALACE, 9, r. la Fidélité.
O EL DORADO, 4, bd de Strasbourg.
EXCELSIOR-PATHE, 23, r. E.-Varlin.
J'étais une espionne.
FOLIES-DRAMATIQUES, 40, r. Bondy.
Autour d'une évasion.
LE GLOBE, 17, Fg Saint-Martin.
Cette qu'on accuse.
LOUXOR, 170, boulevard Magenta.
Sérénade à trois.
PALAIS DES GLACES, 37, Fg Temple.
Cette nuit-là.
O PARIS-CINE, 17, bd de Strasbourg.
Mon cœur balance. Lady Lou.
■ PARMENTIER, 156, av. Parmentier.
Actualités. Dessins animés.
O SAINT-DENIS, 8, bd Bonne-Nouvelle
La grande cage.
TEMPLE-SELECTION, 77, Fg Temple.
Simone est comme ça.
TIVOLI 14, rue de la Douane.

11^e

ARTISTIC-CINEMA, 45 bis, r. R.-Lenoir
Toi que j'adore.
BASTILLE-PALACE, 4, bd R.-Lenoir.
Les ailes brisées.
BA-TA-CLAN, 50, bd Voltaire.
I, F. 1 ne répond plus. Trois hommes en habit.
CASINO NATION, 2 bis, av. Tailleb.
Un jour viendra. Tumultes.
CINE-MAGIC, 72, rue de Charonne.
O CINE-PARIS-SOIR, 5, av. République.
EXCELSIOR, 105, av. la République.
IMPERATOR, 113, rue Oberkampf.
LE ROYAL, 94, avenue Ledru-Rollin.
PALERMO-CINEMA, 101, bd Charonne.
Sœur blanche.
SAINT-SABIN, 27, rue Saint-Sabin.
TEMPLIA, 18, faubourg du Temple.
VOLTAIRE-AUBERT-PALACE, r. Roq

12^e

DAUMESNIL-PALACE, 216, av. Daum.
LYON-PATHE, 12, rue de Lyon.
Celle qu'on accuse.
NOVELTY, 29, avenue Ledru-Rollin.
RAMBOUILLET, 12, r. de Rambouillet.
Foire aux illusions. Le mari garçon.
REUILLY-PALACE, 60, bd de Reuilly.
Fanny.
TAINÉ-PALACE, 14, rue Tainé.

13^e

CINEMA DES BOSQUETS, 60, Donrémy
L'illustre Murrin.
CINEMA DES FAMILLES, 141, Tolbiae.
Les Misérables (3^e époque).
EDEN des COBELINS, 57, av. Gobelins.
Zombies. Le mari garçon.
ITALIE, 174, avenue d'Italie.
L'Abbé Constantin.
■ JEANNE D'ARC, 45, bd St-Marcel.
Fanny.
■ PALACE D'ITALIE, 190, av. Choisy.
Joffroi. Le genre de M. Poirier.
PALAIS DES COBELINS.
SAINT-MARCEL, 67, bd St-Marcel.

14^e

CASINO MONTPARNASSE, 35, r. Gaité.
La foire aux illusions. Les amours de minuit.
CINEMA PATHE, 97, av. d'Orléans.
Cette nuit-là.
CINEMA DENFERT, 24, pl. D.-Rocher.
Son autre amour.
O DELAMBRE-CINEMA, 11, r. Delamb.
Olivier Twist (v. orig.).
CAITE-PALACE, 6, rue de la Gaité.
Gardez le sourire. Son Altesse Impériale.
MAINE-PALACE, 95, av. du Maine.
Cette nuit-là.
MAJESTIC-BRUNE, 224, rue Vanves.
MONTPARNASSE, 3, rue d'Odessa.
Cette nuit-là.
MONTROUGE, 73, avenue d'Orléans.
OLYMPIC, 10, rue Boyer-Barret.
Chair ardente. La foire aux illusions.
ORLEANS-PALACE, 100-102 b. Jour.
Condamné à mort. 3 hommes en habit.
PERNETY-PALACE, 46, rue Pernet.
RASPAIL, 216, boulevard Raspail.
SPLENDEUR, 3, rue La Rochelle.
Feu Toupinel.
TH. MONTROUGE, 70, av. d'Orléans.
UNIVERS, 42, rue d'Alésia.

15^e

■ CASINO GRENELLE, 86, a. E.-Zola.
CINE CAMBRONNE, 100, r. Lecourbe.
La Margoton du bataillon.
CINE FALGUIERE, 12, r. A.-Moiçant.
Soirées du fantastique et Marianne Oswald.
CONVENTION, 29, rue Alain-Chartier.
FOLIES-JAVEL, 109 bis, r. St-Charles.
Condamné à mort. La douceur d'aimer.
GILBERT, 115, rue de Vaugirard.
Le chanteur inconnu. Feu Toupinel.
GRENELLE-PATHE, 122, r. du Théâtre
La châtelaine du Liban.
GRENELLE-PALACE-AUBERT, a. E.-Z.
LECOURBE-PATHE, 115, r. Lecourbe.
Cette nuit-là.
MAGIQUE, 204-206, r. la Convention.
Cette nuit-là.
NOUVEAU THEATRE, 273, r. Vaugir.
PALAIS-CROIX-NIVERT, 55, r. C.-Niv.
ST-CHARLES-PATHE, 72, r. St-Charles.
Cette nuit-là.
SPLENDEUR-CINEMA, av. M.-Picquet.
■ VARIETES-CINEMA, 17, r. C.-Nivert
La foire aux illusions. La fille du régiment.

16^e

ALEXANDRA, 12, rue Czernoviz.
AUTEUIL-BON-CINEMA, 40, r. Fontain.
Non communiqué.
■ GRAND-ROYAL, 83, av. Gde-Armée.
EXELMANS-CINEMA, 14, bd Exelmans.
L'agonie des Aigles. Coquin de sort.
MOZART-PATHE, 51, rue d'Auteuil.
Miquette et sa mère.
PALLADIUM, 83, r. Chard-Lagache.
PORTE ST-CLOUD-PALACE, 17, r. Gudin.
Vie privée d'Henry VIII. Un jour viendra.
RECENT, 22, rue de Passy.
THEATRE RANELAGH, 5, r. Vignes.
VICTOR-HUGO-PATHE, 65, St-Didier.
Chanteuse de cabaret.

17^e

BATIGNOLLES-CINEMA, 59, Condam.
J'étais une espionne. Trois pour cent.
CHANTECLER, 76, avenue de Clichy.
CLICHY-LEGENDRÉ, 128, r. Legendre.
CLICHY-PALACE, 49, av. Clichy.
La rue sans nom.
COURCELLES, 118, r. de Courcelles.
Nuisance.
DEMOURS, 7, rue Demours.
Miquette et sa mère.
EMPIRE, 41, avenue Wagram.
La Reine Christine.
GLORIA-PALACE, 106, av. de Clichy.
La vie privée d'Henry VIII.
LE CARDINET, 112 bis, r. Cardinet.
LUTETIA-PATHE, 31, av. de Wagram.
Miquette et sa mère.
MAILLOT, 74, av. Grande-Armée.
La vie privée d'Henry VIII.
PRINTANIA, 32, rue Brochant.
Léopold le bien-aimé.
ROYAL-MONCEAU, 40, rue de Lévis.
O ROYAL-PATHE, 37, av. de Wagram.
La femme idéale.
STUDIO DE L'ETOILE, 14, r. Troyon.
Symphonie inachevée.
STUDIO des ACACIAS, 45 b. r. Acacias
Only Yesterday.
THEATRE des TERNES, 5, av. Ternes.
La vie privée d'Henry VIII.
VILLIERS-CINEMA, 21, rue Legendre.
Club de minuit. Il était une fois.

18^e

O ACORA, 64, boulevard de Clichy.
Anna et Elisabeth.
BARBES-PALACE, 34, bd Barbès.
J'étais une espionne.
CAPITOLE, 6, rue de la Chapelle.
J'étais une espionne.
CICALA, 120, boulevard Rochechouart.
Casanova.
CAUMONT-PALACE, place Clichy.
Judex.
MARCADÉ-PALACE, 110, r. Marcadet.
METROPOLE, 86, av. de Saint-Ouen.
J'étais une espionne.
MONCEY, 4, rue Pierre-Ginier.
MONTCALM, 124, rue Ordener.
Le bel étudiant.
MOULIN-ROUGE.
NOUVEAU-CINEMA, 124, rue Ordener.
Les bleus du ciel.
ORDENER, 77, rue de la Chapelle.
Le loup garou.
■ ORNANO-PALACE, 34, bd Ornano.
Un jour viendra.
ORNANO, 43, bd Ornano.
PALAIS-ROCHECHOUART, 56, bd Roch.
PETIT CINEMA, 124, av. de St-Ouen.
SELECT, 8, avenue de Clichy.
Gardez le sourire.
STEPHENSON, 18, rue Stephenson.
O STUDIO FOURMI, 120, bd Rochech.
STUDIO 28, 10, r. Tholozé. Marc. 36-07.
Soupe au canard.

19^e

AMERIC, 14, avenue Jean-Jaurès.
La châtelaine du Liban.
BELLEVILLE-PALACE, 25, r. Belleville
Cette nuit-là.
CINEMA-PALACE, 140, rue de Flandre.
FLANDRE-PALACE, 29, r. de Flandre.
100.000 fr. pour un baiser. Harpon rouge.
■ FLOREAL, 13, rue de Belleville.

OLYMPIC, 136, av. Jean-Jaurès.
Le premier mot d'amour. Le bagnard.
PALACE-SECRETAN, 1, av. Secrétan.
RENAISSANCE-CINEMA, 12 av. J.-Jaur.
RIALTO, 7, rue de Flandre.
■ SECRETAN-PALACE, 55, r. de Meaux

20^e

ALCAZAR, 6, rue du Jourdain.
AVRON-PALACE, 7, rue d'Avron.
Cette nuit-là.
BAGNOLET-PATHE, 5, r. de Bagnolet.
■ COCORICO, 128, bd de Belleville.
Les Misérables (3^e époque).
DAVOUT-PALACE, 73, bd Davout.
FAMILY-CINE, 81, rue d'Avron.
Haute pègre. Il est charmant.

FEERIQUE, 146, r. de Belleville.
Cette nuit-là.
FLORIDA, 373, rue des Pyrénées.
GAMBETTA-ETOILE, 105, av. Gambetta
Monsieur le Maréchal. La châtelaine du Liban.
CAVROCHE, 118, bd de Belleville.
LUNA-CINEMA, 9, cours de Vincennes.
Marius.
■ MENIL-PALACE, 3, r. Ménilmontant.
Arlette et ses papas.
PARADIS, 44, rue de Belleville.
■ PYRENEES-PALACE, 272, r. Pyrén.
PELLEPORT, 129, avenue Gambetta.
PHENIX-CINE, 28, r. de Ménilmontant.
STELLA-PALACE, 11, rue des Pyrénées
Les Misérables (3^e époque).
ZENITH, 17, rue Malte-Brun.
Casanova.

LISTE DES ÉTABLISSEMENTS

acceptant nos billets à tarif réduit

(Voir page 15 le bon à découper et les conditions d'admission)

Les établissements de Paris acceptant nos billets sont dans le programme précédés du signe ■

BANLIEUE

AUBERVILLIERS. — Family-Palace.
BOURG-LA-REINE. — Régina-Cinéma.
BOIS-COLOMBES. — Excelsior-Cinéma.
CHARENTON. — Eden-Cinéma.
CHOISY-LE-ROI. — Splendide-Cinéma
Théâtre.
ENGHEN. — Enghien-Cinéma.
FONTENAY-SOUS-BOIS. — Palais des Fêtes.
LES LILAS. — Magic-Cinéma.
MALAKOFF. — Malakoff-Palace.
MONTREUIL-SOUS-BOIS. — Alhambra-Palace.
PANTIN. — Pantin-Palace.
SAINT-DENIS. — Pathé.
SAINT-CRATIEN. — Sélect-Cinéma.
SAINT-OUEN. — Alhambra.
VILLENEUVE-SAINT-GEORGES. — Excelsior-Cinéma.
VINCENNES. — Eden. — Printania-Sonore.

DÉPARTEMENTS

AGEN. — Royal-Cinéma.
ANNECY. — Splendid-Cinéma. — Palace-Cinéma.
ANTIBES. — Casino d'Antibes.
ARRAS. — Ciné-Palace. — Kursaal.
BAYONNE. — La Féria.
BELFORT. — Cinéma-Brasserie Georges.
BESANCON. — Central-Cinéma.
BORDEAUX. — Variétés-Cinéma. — Cinéma des Capucines. — Olympia.
BAR-LE-DUC. — Eden-Cinéma.
BOULOGNE-S.-MER. — Omnia-Pathé.
BOURG-EN-BRESSE. — Eden-Cinéma.
BREST. — Cinéma Saint-Martin. — Théâtre Omnia. — Tivoli-Palace.
CADILLAC (Gironde). — Eldorado.
CAEN. — Cinéma Trianon. — Cinéma Eden.
CAHORS. — Palais des Fêtes.
CANNES. — Cinéma Olympia. — Star-Cinéma Mondain. — Majestic. — Lido-Cinéma. — Majestic-Plein Air.
CHALONS-SUR-MARNE. — Casino.
CHARLEVILLE. — Cinéma-Omnia.
CHARLIEU (Loire). — Familia-Cinéma.
CHATEAURoux. — Cinéma-Alhambra.
CHERBOURG. — Théâtre Omnia. — Eldorado.
CLERMONT-FERRAND. — Ciné-Gergovia.
DENAIN. — Cinéma Villard.
DIJON. — Grande Taverne.
CANCES. — Eden-Cinéma.
GRASSE. — Casino Municip. de Grasse.
GRENOBLE. — Cinéma-Palace. — Sélect-Cinéma. — Royal-Pathé. — Modern-Cinéma.
HAUTMONT. — Kursaal-Palace. — Casino-Théâtre-Cinéma.
JOIGNY. — Artistic-Cinéma.
LAON. — Kursaal-Cinéma.
LILLE. — Caméo. — Pathé-Wazennes. — Omnia-Pathé.
LORIENT. — Sélect. — Royal. — Omnia.

LYON. — Cinéma Variétés. — Cinéma Grolée. — Empire-Cinéma. — Cinéma Terreaux. — Cinéma Régina. — Royal-Aubert-Palace. — Artistic-Cinéma. — Eden. — Odéon. — Athénée. — Idéal-Cinéma. — Tivoli. — Lumina. — Bellecour.
MAGNAN. — Salle Marivaux.
MARSEILLE. — Eden-Cinéma. — Eldorado. — Olympia.
MILLAU. — Grand Ciné Pailhous.
MONTEAUX. — Majestic (vendredi, samedi, dimanche).
MONTPELLIER. — Trianon-Cinéma. — Cinéma-Pathé. — Royal Athénée. — Le Capitole.
NANTES. — Cinéma Jeanne-d'Arc. — Cinéma Katorza. — Royal-Ciné. — Théâtre Apollo. — Majestic-Cinéma.
NANCY. — Olympia.
NICE. — Idéal. — Olympia-Cinéma. — Eldorado-Cinéma.
NIMES. — Eldorado.
OYONNAX. — Casino-Théâtre.
PERIGUEUX. — Cinéma-Palace.
POITIERS. — Ciné Castille.
PORTETS (Gironde). — Radius-Cinéma.
REIMS. — Eden-Cinéma.
ROANNE. — Salle Marivaux.
ROCHEFORT. — Apollo-Palace. — Alhambra-Théâtre.
SAINT-CHAMOND. — Variétés-Cinéma.
SAINT-ETIENNE. — Fémina-Cinéma. — Royal-Cinéma. — Family-Théâtre.
SETE. — Trianon.
STRASBOURG. — U. T. La Bonbonnière de Strasbourg. — Cinéma Olympia. — Grand Cinéma des Arcades.
TAIN (Dôme). — Royal-Cinéma (samedi et dimanche soir).
TOULOUSE. — Gaumont-Palace. — Trignon.
TOURCOING. — Splendid.
TROYES. — Royal-Croncels (jeudi).
VALLAURIS. — Eden-Casino.
VIRE. — Sélect-Cinéma.

ALGÉRIE ET COLONIES

ALGER. — Splendid. — Olympia. — Trianon-Palace.
CASABLANCA. — Eden.
TUNIS. — Cinéma-Modern. — Cinéma Goulette.
ÉTRANGER
ANVERS. — Théâtre Pathé. — Cinéma Eden.
BRUXELLES. — Trianon-Aubert-Palace. — La Cigale. — Eden-Ciné. — Cinéma des Princes. — Majestic-Cinéma.
BUCAREST. — Boulevard-Palace. — Classic. — Fascati. — Cinéma Théâtral. — Orasulul T.-Séverin.
CONSTANTINOULE. — Alhambra Ciné-Opéra. — Ciné Moderne.
GENEVE. — Apollo-Théâtre. — Caméo. — Cinéma-Palace. — Ciné-Etoile.
NAPLES. — Cinéma Santa-Lucia.
NEUFCHATEL. — Cinéma-Palace.

CINÉ MAGAZINE

10 MAI 1934

1^{fr}50

TOUS LES JEUDIS



La délicieuse
Paulette Goddard
dans JEUNESSE
qui passe actuellement au Paramount